

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Explication de Lyautey  
Jules Renkin  
Charles d'Ydewalle et ses « Enfances en Flandre »  
En quelques lignes...  
Le bienheureux Henri Suso et son temps  
Les expériences d'un pionnier : J.-B. Godin

Robert POULET  
Baron de HAULLEVILLE  
Henri GOFFINET  
\* \* \*  
Baronne A. de PITTEURS  
H. DUBREUIL

## La Semaine

Voilà le Gouvernement du Roi nanti de pouvoirs spéciaux. Avec la presque unanimité des Belges, nous n'avons pas attaché la moindre importance aux discussions qui précédèrent leur octroi. Les temps sont définitivement passés où l'« homme dans la rue » se préoccupait de sa souveraineté politique et des droits sacrosaints du suffrage universel. Le peuple ne demande plus à se gouverner lui-même, mais à être gouverné. Que les ministres du Roi gouvernent! Qu'ils prennent d'urgence les mesures qui aideront le pays à « tenir ». Pouvoirs ordinaires ou pouvoirs spéciaux : discussions byzantines auxquelles ne s'intéressent plus que quelques attardés. L'immense majorité des Belges attendent du Gouvernement qu'il sauve le pays. Que l'autorité s'exerce! Que les chefs commandent! Posséder des pouvoirs — ordinaires ou spéciaux — est une question assez secondaire. *Agir* : voilà l'essentiel. Agir pour la sauvegarde d'un bien commun singulièrement menacé par une crise qui se prolonge. Ministres du Roi, agissez! Agissez hardiment et énergiquement. Taillez, renovez, créez, redressez! Seuls les résultats importent...

A tout prendre, pendant ce mois de juillet 1934, si fertile en événements dramatiques, la paix européenne aura été plutôt servie que desservie. En juin, l'atmosphère était lourde. Le spectre de la guerre se faisait plus menaçant qu'il n'avait jamais été depuis quinze ans. La « stupidité prussienne », comme dit Chesterton, sur laquelle on peut, heureusement, toujours compter, est venue, au bon moment, produire le choc salutaire. Mussolini fustige Hitler — et comment! —; l'Angleterre proclame que sa frontière est désormais sur le Rhin : enfin, les yeux s'ouvrent! La cause de la paix ne peut qu'y gagner.

Hélas! une noble victime est tombée au service de cette cause-là. Saluons bien bas, et plaçons très haut le chancelier Dollfuss. Il est mort martyr de son catholicisme et de son patriotisme, martyr de sa volonté de remplir héroïquement son devoir d'État. Son assassinat, épisode de la politique hitlérienne vis-à-vis de l'Autriche, servira, nous voulons l'espérer, l'Autriche d'abord, et par elle la civilisation européenne. Une fois de plus, la brutalité prussienne a fait l'unanimité du monde civilisé contre elle. Venant après les événements du 30 juin en Allemagne, le coup de force manqué de Vienne a soulevé une bienfaisante horreur. Mussolini a frappé du poing, et son geste compense bien des attermoissements et des hésitations ailleurs...

Quand on médite, en ces jours anniversaires de l'agression de 1914, sur la Grande Guerre et ses conséquences, on reste stupéfait devant les erreurs commises avant 1914 d'abord, mais, surtout, en 1918, lors de l'écroulement prussien. Quel inconce-

vable aveuglement! Et depuis quinze ans, on n'a cessé de nourrir le chancre que l'on avait omis d'extirper : la Prusse!

La grande coupable d'avant 14 est la France. Elle ne croyait pas à la guerre. La démocratie politique — qui a conduit aux tares et aux hontes que nous révèle, en ce moment, l'affaire Stavisky — avait besoin de croire à l'internationalisme et à la fraternité universelle. La France s'abandonnait à toutes les illusions pacifistes. En juin 1914, la Chambre française renversait, le jour même de sa constitution, le ministère Ribot-Delcassé-Bourgeois, trouvant qu'il exagérait le danger extérieur!

Or, il est acquis, maintenant, que la guerre fut décidée le 5 juillet 1914, dans un Conseil impérial tenu à Potsdam. Cette guerre, dont Maximilien Harden écrivait en août 1914 : « La guerre, c'est nous qui l'avons voulue. Pourquoi nous en cacher? Nous l'avons voulue pour assurer à jamais la prospérité de l'Allemagne et son hégémonie sur toutes les autres puissances ».

Et voilà que vingt ans après ces événements, on discute toujours de la culpabilité allemande! Dans le dernier numéro de la *Schoenere Zukunft*, l'important hebdomadaire catholique de Vienne, son directeur, Dr Joseph Eberle, ne craint pas d'écrire, en juillet 1934! : « Oui, plus on connaît les actes et les matériaux de la politique d'avant-guerre et de la politique de guerre, plus les Puissances de l'Entente s'en trouvent chargées et les Puissances Centrales, déchargées ». Ah! l'Histoire!...

\* \* \*

Un petit livre a paru, à la fin de l'année dernière, sur *Les Causes de la guerre mondiale*, par un professeur de la Sorbonne, Camille Bloch, qui résume admirablement les événements d'il y a vingt ans.

*Je ne sache pas de livre* — écrivait à son sujet M. Henri Pirenne — *qui expose ces causes avec une vérité plus frappante. On pourrait le comparer à un instrument de précision : il en a la finesse d'ajustage et cette beauté particulière qui résulte de l'adaptation parfaite de chacune des parties à la destination de l'ensemble. Le but de l'auteur a été uniquement de faire saisir l'enchaînement des faits. Il ne les juge pas; il les expose seulement, avec la maîtrise que donne une science pure de toute préoccupation étrangère à celle de comprendre.*

Nous l'avons relu ces jours-ci, et la volonté de guerre de l'Allemagne en jaillit avec une clarté éblouissante, cette volonté de guerre qui renaît, hélas!, sous nos yeux...

Comment expliquer, alors, qu'en novembre 1918, lorsque la Prusse, vaincue, demandait grâce, on n'ait pas rendu à l'Europe et au monde l'immense service de les débarrasser pour longtemps du cauchemar prussien? L'Allemagne avait bien failli vaincre, quatre ans plus tôt. Que n'avait-il pas fallu sacrifier pour la contenir et pour l'abattre? On la tenait enfin. Tout dictait la

seule décision raisonnable, énoncée d'ailleurs par Clausewitz, le grand théoricien prussien de la guerre : « Anéantir les forces ennemies est le principe primordial de la guerre ». L'Angleterre appliqua le principe à la flotte allemande et aux colonies. La France commit la lourde faute de ne pas l'appliquer à l'armée ennemie. Et voilà que, moins de vingt ans plus tard, cette armée ennemie menace à nouveau la France!

Evidemment la grande responsable de cette renaissance prussienne est l'Angleterre. Notre collaborateur et ami Hilaire Belloc a souvent expliqué cette lamentable politique prussophile de son pays et comment la Grande-Bretagne se trompe sur son véritable intérêt. La sensationnelle et inattendue déclaration de M. Baldwin, affirmant que la frontière de l'Angleterre était dorénavant sur le Rhin, confirme avec éclat les vues que Belloc n'a cessé de défendre.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Que l'Angleterre se ressaisisse, qu'elle soutienne la France dans sa politique — sécurité d'abord! — et la Prusse y regardera à deux fois avant de risquer une nouvelle aventure.

\* \* \*

La Prusse! Dans un maître livre de notre ami Gonzague de Reynold, — *L'Europe tragique* —, livre auquel Mgr Picard consacra bientôt, ici, plusieurs articles, cette Prusse est admirablement décrite et analysée. La Prusse a fait le malheur de l'Allemagne et le malheur de l'Europe. Avec d'éminents esprits, nous croyons que tant qu'elle dominera la Germanie, une paix durable restera exclue. En sacrifiant sa vie pour que son pays, l'Autriche avec sa vieille civilisation chrétienne et romaine, ne subisse pas la griffe prussienne, l'héroïque Dollfuss est tombé pour la civilisation contre la barbarie.

Comme le dit très bien Reynold :

« Les Alliés s'étaient imaginé, au traité de Versailles, qu'en imposant à l'Allemagne la république, ils feraient d'elle une démocratie, un Etat bourgeois, une espèce de Suisse à la dixième puissance, une sorte de grande convertie aux Droits de l'Homme, au libéralisme et à la politique socialisante. Ils s'étaient bercés de l'illusion qu'après un catéchuménat sous le porche de l'église, on pourrait l'introduire, vêtue d'une chemise blanche et tenant un cierge, devant les pontifes de la démocratie, qui souffleraient sur elle pour chasser le mauvais esprit monarchiste, impérialiste et prussien, et qui la conduiraient en procession à la piscine de Genève. Naïveté des « gens de gauche ».

Naïveté, oui, mais surtout ignorance fabuleuse des génératrices européennes.

\* \* \*

Heureusement que l'Allemagne prussifiée se charge elle-même d'ouvrir — encore que fort tardivement — les yeux des plus aveuglés. Les pauvres esprits qui ont applaudi à l'avènement d'Hitler sont servis à souhait. Déjà, comme dit le comte Robert d'Harcourt, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, nous assistons au « crépuscule des idoles ».

*L'Allemagne* — écrit cet excellent connaisseur de choses d'outre-Rhin — vient de nous donner le spectacle, non d'une révolution (il y a encore de la noblesse dans le mot) mais d'une convulsion, avec tout ce qui est contenu dans le terme de sauvagerie, d'obscurité de bassesse pathologique.

Le résultat des derniers événements sera une verticale baisse de prestige de l'hitlérisme dans le monde.

Répétons le cri de Chesterton : Dieu soit remercié de nous avoir donné la bêtise prussienne comme antidote à notre aveuglement

et à nos fautes! Non seulement la position française sort justifiée et consolidée des événements allemands et autrichiens, mais Londres s'inquiète enfin; l'Angleterre se sent vulnérable et exposée; la Grande-Bretagne ne croira sans doute plus, demain, qu'une guerre continentale ne l'intéressera pas...

\* \* \*

Un autre excellent observateur des choses allemandes, M. Pierre Lafue, termine par ces lignes une étude intitulée : *La Défaite du III<sup>e</sup> Reich* (dans la *Revue universelle*) :

*Tels furent, il le semble bien de plus en plus, les éléments du drame sanglant dont le Reich vient d'être le théâtre.*

*Une telle « conversion » précédée d'une trahison si totale et pour tout dire, si germanique, pose évidemment des problèmes politiques du plus haut intérêt.*

*Pour l'instant, la situation est fort nette : Hitler reste au pouvoir, mais l'hitlérisme est vaincu, anéanti par celui qui le conçut en la personne de ceux qui incarnaient ses doctrines particulières. Le national-socialisme ayant, en fait, disparu, il ne subsiste plus de toute cette émeute nouvelle de la Germanie éternelle dressée, une fois de plus, contre ses maîtres, qu'un chef sans soldats, à demi prisonnier, mais redoutable encore et qui a senti qu'il ne pourrait prolonger personnellement son règne qu'en frappant de terreur et de stupéfaction ceux auxquels il a dû obéir. Le chef de cette grande émotion populaire passe, après avoir brisé l'élan qu'il avait déchaîné, à l'autre Allemagne, dans le camp des maîtres traditionnels. Il est probable que, pour le moment, ceux-ci lui feront place. D'abord parce qu'ils savent gré à Hitler d'avoir été, cette fois, leur agent, puis parce que le Führer jouit encore de la faveur des masses et semble capable de les gouverner à peu de frais, peut-être aussi parce que, désormais, ils ne le croient pas trop indigne de monter à leur niveau.*

*Mais que Hitler reste un chef apparent ou réel, l'opération politique souhaitée et préparée par la droite bismarckienne n'en est pas moins accomplie. La preuve est faite, une fois de plus, et il semble bien d'une manière définitive, qu'en Allemagne, hors la contrainte prussienne, il n'y a que désordre, anarchie, chaos et que l'Allemagne romantique, sous sa forme démocratique ou sous sa forme national-socialiste, est incapable de se donner l'unité et la paix.*

*Dans un pays attentif aux enseignements de l'histoire il est impossible que cette leçon ne porte pas ses fruits. Assez vite, du reste, le prestige qu'a pu acquérir Hitler par son action personnelle, par sa répression sanglante, doit tendre à disparaître. Désormais, en effet, le Führer n'est plus l'homme nouveau dont le nom seul donnait à la jeunesse de grands espoirs. Il est rentré dans les cadres, il s'est introduit dans la cohorte des chefs naturels qui, depuis longtemps, par leurs méthodes particulières, ont su dominer le pays.*

*Dans ces conditions, on peut dire même que son avenir ne dépend qu'à peine de lui. Certes, cet homme qui s'est maintenu au pouvoir à une heure critique, avec l'énergie farouche que l'on sait, ne manquera pas encore de se défendre. Prisonnier de la Reichswehr, il essaiera peut-être d'y placer ses fidèles, afin de faire de l'armée de l'Empire une sorte de garde du corps.*

*Mais les véritables vainqueurs le laisseront-ils s'emparer ainsi de l'instrument de leur puissance? A ce roi germanique qui réclame d'eux l'investiture, accorderont-ils la consécration bismarckienne?*

*Une hypothèse pourtant semble exclue : c'est que Hitler puisse se mettre une seconde fois à la tête de l'Allemagne de la tradition populaire pour contester le pouvoir des chefs naturels. Les foules allemandes, en effet, ne sont une force que lorsqu'elles sont encadrées. Et puis, n'a-t-il pas trahi l'espérance du jeune Reich?*

*Les idées, les doctrines ne le soutiennent plus. Il est seul en face de ses partenaires forts de leurs traditions et de leurs méthodes. Les Bismarckiens l'emportent une fois de plus. La présence de Hitler leur interdit tout au plus de restaurer tout de suite la monarchie. Mais Hitler est mortel, et peut-être se trouve-t-il dans les rangs de la Reichswehr ou dans quelque château de Poméranie, un jeune junker qui rêve de commander un jour son peloton d'exécution.*

On n'a pas publié encore, en Belgique, le texte des lettres échangées entre lord Halifax, fils du lord Halifax des Conversations de Malines, et le doyen de la cathédrale (protestante) de York.

Le voici :

*Cher Monsieur le Doyen,*

*Vous saurez sans doute que le Cardinal Mercier, sur son lit de mort, remit son anneau épiscopal à mon père, qui ne cessa de considérer cet objet comme ce qu'il avait de plus cher au monde. Il le portait toujours sur sa poitrine suspendu à une chaîne autour du cou.*

*Quand il mourut, l'idée me vint que, peut-être, le meilleur moyen d'assurer sa conversation serait de le faire enchasser dans un calice qu'avec votre permission j'offrirais à la cathédrale de York, pour que l'on s'en serve à certains jours anniversaires rappelant le souvenir du Cardinal, de mon père et de leur œuvre commune.*

*Vous fûtes assez aimable d'accorder cette permission et de m'autoriser à demander au Doyen et au Chapitre de promettre, en acceptant le calice, qu'il serait employé à la célébration de la Sainte Eucharistie dans la cathédrale les 19 janvier, date de la mort de mon père; 23 janvier, date de la mort du Cardinal Mercier; et le jour de la Saint-Pierre; et que, ces jours-là, les assistants seront invités à prier pour la cause de l'Union des Eglises.*

*J'ai donc fait enchasser l'anneau dans un vieux calice flamand, que vous trouverez digne, j'espère, de l'endroit où il sera désormais conservé, et j'ai fait graver dans le pied l'inscription suivante :*

*« Ce calice, dans lequel est enchassé l'anneau pastoral donné par Désiré-Joseph Cardinal Mercier, archevêque de Malines, à Charles, deuxième vicomte Halifax, est offert à la cathédrale de York, en l'an de Notre-Seigneur 1934, par Edouard, troisième vicomte Halifax, pour commémorer devant Dieu, l'œuvre de son père et la cause de l'Union des Eglises. »*

*Ce me sera une grande joie de penser que cet anneau sera ainsi préservé pour toujours dans la cathédrale et j'ai l'intime conviction que rien n'eût pu réjouir davantage mon père, pour qui cette cathédrale avait une telle importance.*

*Veillez agréer...*

*Cher lord Halifax,*

*Notre Chapitre m'a chargé de vous exprimer la gratitude que ressentent tous ses membres pour le don émouvant et mémorable détaillé dans la lettre que vous avez bien voulu nous adresser.*

*Nous l'accueillons très volontiers, non seulement comme un beau présent, mais comme un mémorial permanent de deux grands chrétiens dont l'amitié était consacrée par leur dévotion commune à une grande cause.*

*Nous sommes donc heureux d'accepter le don commis à nos soins. Nous promettons qu'il servira dans la cathédrale aux jours prescrits par votre lettre et que ces jours-là les assistants seront invités à prier pour l'unité de toute l'Eglise du Christ.*

*Nous nous proposons de nous associer nous-mêmes au don en faisant faire une patène qui servira toujours avec ce calice et qui sera le symbole de la gratitude avec laquelle nous ajoutons ce calice à nos trésors.*

*Veillez agréer...*

*Geste émouvant! Puisse-t-il servir la grande et belle cause de l'Union des Eglises, pour laquelle, sur son lit de mort, le Cardinal Mercier offrit sa vie...*

\* \* \*

L'Union des Eglises! Et comment n'être pas profondément remué, aussi, à la lecture de l'appel lancé au Pape, il y a quelques mois déjà, par six cents pasteurs protestants d'Allemagne et dont nous avons trouvé le texte dans le numéro du 15 juillet des *Cahiers de la génération nouvelle* (organe de l'Union pour la France).

*Nous n'avons jamais oublié que Luther voulait, à l'origine, seulement une réforme dans la composition de l'Eglise catholique. Mais aujourd'hui, nous devons reconnaître que le développement du Luthéranisme — sans aucune pression du dehors — a pris un mauvais tour, qui l'a entraîné de plus en plus loin de l'Eglise, le séparant ainsi du désir positif de Luther de réformer et soulignant seulement le côté négatif de ses résultats.*

*C'est pourquoi nous désirons nous séparer de nous-mêmes de cette voie qui sépara l'unique, la sainte, catholique, apostolique Eglise et nous demandons humblement d'y être admis à nouveau.*

*Parce que nous savons que la plupart de nos confrères évangéliques sont venus inévitablement à la même décision, nous désirons demander à Votre Sainteté s'il ne serait pas possible de frayer le chemin pour eux. Ceci peut être fait si, après le retour à l'Eglise catholique, un prêtre est alors désigné pour rester comme un prêtre catholique avec toute sa communauté.*

*Nous espérons que Votre Sainteté voudra comprendre que nous, dans le cas de notre réadmission, nous désirions faire usage, autant que possible, de notre propre langage dans le service pour Dieu. Nous aimerions aussi maintenir la tradition que nos Pères, depuis des siècles, considèrent comme des coutumes, des hymnes et suites de pensées, qui depuis aussi longtemps qu'ils existent ne démentent ni la foi ni l'enseignement catholiques.*

*Nous ferons de notre mieux pour pratiquer et insuffler la foi de façon que ses fruits puissent s'étendre à nos frères dans le royaume de Dieu Roi et comme dans Ses propres paroles : « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures », aussi nous préparerons un véritable foyer dans la maison du Seigneur pour tous ceux qui ont vécu depuis quatre cents ans en rupture avec l'Eglise.*

*Nous-mêmes, sommes un petit nombre, qui nous tournons vers vous, très Saint Père, pleins de foi et de confiance parce que nous espérons que la réponse que nous vous demandons obligera les autres, en conscience, à retourner à la Maison. Et parce que nous savons que le Doux Berger n'épargnera aucune peine pour rechercher le troupeau égaré, s'il voit une chance de le ramener à la Maison.*

D'autre part, un ami nous écrit qu'il y a, en Angleterre, près de 2,000 pasteurs anglo-catholiques, disposés à accepter l'infallibilité telle que l'a défini le Concile du Vatican. Il n'y a donc qu'à prier l'Esprit-Saint, de donner à l'Epouse du Christ — Hiérarchie et fidèles — la charitable compréhension de ces frères égarés qui aspirent à la paix de l'Unité. Prions pour que, fidèles à la grâce, nos frères anglais et nos frères allemands, encouragent ceux qui cheminent vers la Vérité totale et leur allègent, le plus possible, des épreuves qui nous ont été évitées, à nous, sans aucun mérite de notre part. Un catholique ne peut mieux remercier la Providence du don de la foi qu'en étant charitable à l'excès envers toute âme de bonne volonté qui se tourne vers le Christ total...

Dollfuss, Lyautey... De ces hommes qui vous réconcilient avec l'humanité. Leur grandeur et leur noblesse vous soulèvent au-dessus de la médiocrité quotidienne.

La plus cinglante critique du régime démocratique français, nous l'entendîmes tomber un jour des lèvres du maréchal de France qui donna à son pays un Empire qu'il ne désirait pas. « Ici — (à Paris) — quand il faut une décision, on ne trouve jamais personne. Tous f... le camp!... » Et il les connaissait bien...

Il nous fut donné, dernièrement, de voir l'œuvre de cet homme de génie. Casablanca, Rabat, et dans une randonnée de 800 kilomètres en auto par des routes splendides, ces immenses étendues de cultures de toutes espèces dans un pays où la sécurité est aussi grande qu'ici. A Fez, un arabe enthousiaste du maréchal, nous expliqua ce que la ville sainte était avant lui et après lui.

Lucien Dubech, rentré ces jours-ci du Maroc, a mille fois raison quand il écrit :

*Allons au Maroc. La chanson dit qu'on est fier d'être Français quand on regarde la Colonne. Si vous voulez être fier de votre race, de votre patrie, de votre époque, fier ou consolé de vivre en 1934, allez voir ce qu'une nation policée a fait par là. L'impression pourrait être résumée en une ligne : si j'avais vingt ans de moins, je ne serais pas revenu.*

*C'est du Maroc moderne que je parle. C'est lui qui est le chef-d'œuvre, sans doute le miracle de notre époque. Les pessimistes disent que nous allons contaminer et détruire une civilisation ancienne, abolir son pittoresque. Pour le moment, c'est juste l'inverse et voilà ce qui fait le Maroc unique au monde : la civilisation ancienne,*

respectée sur un ordre d'en haut, est intacte; et nous y avons ajouté le meilleur de la nôtre.

C'est là le miracle. Que tout ne soit pas parfait, qu'il soit venu trop de politiciens, de fonctionnaires ou d'aventuriers, n'importe. Comme me l'a dit un grand chef indigène : il est venu d'abord le maréchal et ses hommes.

Soldats, administrateurs, constructeurs, créateurs, faiseurs d'ordre et de propriété, ils ont porté avec la paix une beauté nouvelle. Voilà où il faut aller si l'on a besoin de se réconcilier avec la civilisation des machines. Pourquoi donc était-on fâché avec elles? Les machines sont des outils, des esclaves qui valent ce que valent leurs maîtres. Tout le monde a convenu avec émerveillement que les architectes français avaient réalisé à Rabat le premier, l'unique chef-d'œuvre de leur art.

Songez qu'il y a vingt ans il n'y avait rien, et que Casablanca deviendra plus grand que Marseille, et que dans vingt ans la France aura créé un autre Casablanca à Agadir, dont les linéaments sortent de terre.

Casa et Rabat laissent au voyageur une impression ineffaçable de puissance et de grandeur, d'ordre et de beauté. On revient du Maroc avec la conviction qu'une nation, une race qui a su créer pareille œuvre, est loin d'être décadente, comme on le croyait trop facilement outre-Rhin et outre-Manche. Lyautey restera comme un des plus clairs génies de son siècle.

Nos temps chaotiques où la détresse des peuples fait estimer ce qu'il vaut — pas grand chose! — tout le clinquant hérité de la Révolution française, seraient-ils propices aux personnalités exceptionnelles? Le Portugal fournit un exemple de plus de ce que peut un homme. Oliveiro Salazar a sauvé son pays de la faillite et de la ruine. Son redressement tient du prodige. Il a rendu aux Portugais, avec la fierté d'une glorieuse histoire, la confiance dans les destinées de leur patrie. Un rédacteur de l'*Illustration* est allé interroger le dictateur portugais.

L'exercice du pouvoir — lui confia Salazar — ne fait que confirmer une grande partie des vérités acquises par d'autres expériences. Le monde est assez vieux et les hommes changent assez peu. Ce qui ne veut pas dire que des problèmes nouveaux ou différents existent pas, cela veut dire que les principes dont l'humanité dispose pour leur résolution sont relativement peu nombreux et qu'une vérité et une erreur sont, de tout temps, une vérité et une erreur...

— Pensez-vous, Excellence, que l'impudence de notre temps soit compatible avec la durée des régimes?... Ne croyez-vous pas que les dictatures soient une parenthèse dans la vie politique des peuples, une soumission toute passagère?

Cette fois le visage s'éclaira et le son de la voix montera d'un ton.

— D'où vient cette impatience? De rythmes nouveaux, de la rapidité du progrès qui créent des perturbations dans des esprits encore inadaptés à ces nouveautés... L'insatisfaction, le dégoût s'ensuivent, aggravés de surcroît par la crise religieuse et morale des temps modernes, par la crise de la certitude. D'autre part, les sociétés dites « civilisées » ont perdu une partie de leur stabilité et de leur équilibre; et voilà les hommes d'aujourd'hui placés devant de grands problèmes qu'ils cherchent en tâtonnant.

» Le problème consiste à savoir si le progrès matériel pourra s'inclure dans une société nouvelle et promptement établie ou si nous ne devons pas marquer un temps de repos... Je crois que la solution se trouvera, que les régimes en train de se former reconquerront, malgré tout, l'équilibre et la stabilité. C'est la loi de la vie et de l'histoire : les hommes ne sont pas révolutionnaires par nature, mais par nécessité.

» Quant aux dictatures, je les crois durables, pour de nombreuses raisons. L'économie libérale, qui nous donna le supercapitalisme, la concurrence effrénée, l'amoralité économique, le travail-marchandise, le chômage de millions d'êtres, cette économie-là, en esprit, est déjà morte. Je redoute seulement que, par une violente réaction contre ses excès, on ne tombe dans d'autres excès qui ne lui soient pas socialement préférables.

» Les institutions politiques correspondantes, notamment la démoc-

ratie parlementaire, auront bientôt le même sort. Ici encore nous devons prendre garde qu'en abolissant un mal on n'en crée pas un autre, redoutable, et que certains principes justement tenus pour des acquisitions définitives de l'humanité ne soient pas balayés avec beaucoup d'autres principes devenus inutiles ou maléfiques.

» Il est vrai que le désordre économique du monde et les difficultés qui en résultent ont facilité l'avènement des dictatures, mais je crois qu'elles sont aussi la résultante d'aspirations nouvelles et profondes. Ainsi, je ne pense pas qu'elles soient les parenthèses d'un régime. Je les crois un régime en soi, sinon parfaitement constitué, du moins en formation. Je conclus : ceux qui s'opposent à ce nouvel esprit, ceux qui retourneront en arrière auront entièrement perdu leur temps. Mais ceux qui croiront trouver en elles la parfaite sagesse politique l'auront peut-être perdu aussi... »

\* \* \*

Oui, la démocratie parlementaire est morte et bien morte. Le coup de grâce lui sera porté par la révolution française, déclanchée le 6 février, et qui se fait lentement sous nos yeux. Le suffrage universel, le peuple souverain, ne seront bientôt plus que des souvenirs, pour se changer très vite en objets d'étonnement. Nos arrière-neveux ne comprendront plus que des hommes intelligents aient jamais pu pratiquer cela!

Comme l'écrit un spécialiste de ces questions, M. Bernard Lavergne (dans la *Revue des Deux-Mondes*) :

L'expérience semble surabondamment faite que le gouvernement par les masses s'est révélé absolument défectueux, défectueux de façon non pas seulement passagère, mais permanente et croissante. A mesure que les traditions s'en sont allées, que tout respect pour les anciennes classes dirigeantes a disparu, il faut reconnaître que le mal a empiré.

Les peuples, — écrit encore M. Lavergne — ou presque tous, sont voués, les uns à la dictature la plus absolue avec tous ses maux, les autres à la démagogie avec ses abus. Entre les deux il n'est guère de juste milieu. Ainsi, soit nous-mêmes, soit les autres pays, nous n'avons plus de grands ministères. Faute d'autorité quand ils sont au pouvoir, les meilleurs ministres ont une action très faible. Certainement une cause générale existe qui rend compte d'une situation, si générale elle aussi; pour notre part, nous n'en découvrons qu'une : le déplorable choix que le suffrage universel fait d'habitude de ses élus, la contre-sélection que, à quelques exceptions, il opère sans se lasser.

M. Lavergne s'obstine à préconiser un suffrage universel combiné avec un suffrage social. Nous croyons qu'il s'illusionne. Que dans un corporatisme intelligent, le suffrage des membres de la corporation puisse avoir un rôle, et un grand rôle à jouer, nous le concédons volontiers, mais qu'une autorité politique, un véritable gouvernement puisse « sortir » de l'élection, voilà qui ne sera plus admis nulle part demain. L'Europe a trop souffert de la démocratie politique pour que les « électeurs » ne se désintéressent pas complètement de leur part de souveraineté. Répétons-le : « gouverner » ne leur dit plus rien; ils demandent à être gouvernés...

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

# Explication de Lyautey

Lyautey est mort et l'on sent tout à coup en pensant à lui, non plus seulement qu'il était un esprit supérieur, une grande âme, un brillant chef de guerre, un fondateur d'empire, mais aussi quelque chose d'humainement plus rare. Un « être à part », un composé de substances morales extrêmement fines et intéressantes, l'application d'une formule psychologique aussi riche que singulière : pour tout dire en un mot, l'un de ces personnages qu'on appelait dans l'ancienne langue, beaucoup plus forte que la nôtre : des « originaux ».

Derrière le Maroc, Madagascar, le court ministère, les livres et les lettres, à travers la vibrante atmosphère que ce militaire plein de feu excellait à créer autour de lui, au delà de l'œuvre, on devine l'homme, et l'on se prend d'admiration pour les essences dont il était composé, pour la qualité dont il était doué, nonobstant tout ce qu'on sait de sa vie et tout de même que s'il n'avait rien fait.

J'aime ainsi aborder les êtres par ce biais, vis-à-vis duquel ils se défendent moins, si occupés qu'ils sont à distribuer toute leur vigilance dans leurs actes. Au lieu de me demander sans cesse, selon la pente naturelle, ce que *sont* les hommes, je m'épuise à me demander plutôt ce qu'ils *sont*. Qu'était Lyautey ? D'abord un aristocrate.

La société française, telle que l'a modelée l'Ancien Régime, était exactement agencée pour produire, par ses couches bourgeoises, des individus de cette sorte, nobles-nés comme on en voit surgir à chaque instant dans l'Histoire de France. Dans toutes les provinces françaises il y a ainsi d'immenses zones d'humanité médiocre et immobile dont la fonction n'est autre que de conserver tièdement les ferments de la race et d'y faire pousser çà et là ces résumés de mille ans de sensibilité qu'on appelle des Français supérieurs. Aujourd'hui, ces merveilleux spécimens d'humanité ne trouvent plus guère d'emploi dans la vie nationale. Lyautey ne pouvait être lui-même que dans une atmosphère relativement libre — condition de toute noblesse digne de ce nom et qui se relie à ce caractère essentiel de la vie noble qu'on appelle l'arbitraire.

A un être tel que celui-là, un cadre légal trop strict, un trop serré réseau de textes apportent des entraves insupportables. Depuis que la France s'est faite codes et déclarations en articles, depuis que l'ambiance républicaine l'a raidie comme un empois, son territoire n'est plus propre à l'aristocratie, dont toute la vertu s'exerçait dans des traditions et des privilèges, c'est-à-dire des limites souples. C'est en Afrique que Lyautey a pu se déployer entièrement, et notamment sur des territoires contestés, Maroc et Madagascar, à la faveur d'une certaine confusion législative et politique. L'un et l'autre empires étaient en pleine constitution, encore orientés autour de vieilles institutions indigènes autour desquelles l'autorité de la métropole ne se disposait pas sans quelque flottement. Dans les marges de ce système hybride put agir Lyautey. Et sa grandeur vient du fait, de plus en plus rare dans la politique contemporaine, que, dans une large mesure, *il fit ce qu'il voulut*.

Ainsi se manifeste le véritable aristocrate, dont l'épée n'est pas seulement un symbole de protection pour les humbles, mais aussi de puissance sans réplique et d'indépendance incontestée. Le faste de Lyautey ressortit au même caractère : il n'y a de vrai

grand seigneur que magnifique, et peut-être la modestie moderne, cette pudeur plus ou moins hypocrite qui préside au nivellement des dehors sociaux, est-elle un des facteurs les plus décisifs de notre décadence. Les grandes civilisations étaient soutenues, poussées sans cesse vers la grandeur, par un mâle afflux d'orgueil et d'envie. Nous mourons de notre honte à paraître nobles, riches, puissants, intelligents. Lyautey était porté d'instinct vers toutes les générosités de l'orgueil. Il se tenait, s'habillait, *se pensait* lui-même, comme un individu supérieur.

\* \* \*

En second lieu, il était « vieille France » ; l'on devrait plutôt dire : « vraie France », parce que cette vieille est la vraie.

De plus en plus, pour trouver les Français les plus intéressants et les plus typiques, il faut chercher hors de France : aux colonies, dans la flotte et l'armée (qui jouit en France d'une sorte d'exterritorialité morale), dans l'aviation héroïque des grands raids, à l'étranger. Quand on porte les yeux au centre du pays, où s'étalent et s'agitent tant de personnages politiques, on a au contraire l'impression d'une absence, d'une vacance ; on dirait que les vrais conducteurs de la France éternelle sont partis, et qu'à leur place se sont glissés des supplanteurs de bas étage, aussi peu représentatifs de la nation française qu'un laveur de vaisselle pouvait l'être du château de Versailles, ou qu'un moucheur de chandelles de la cathédrale de Chartres.

Il y a un abîme entre l'idée qu'on se fait de l'âme française, d'après l'Histoire, d'après les arts, d'après les Français qu'on connaît — substance complexe et inquiète, mais d'où s'échappent irrésistiblement la délicatesse, le goût, l'instinct du clair et du vrai, la souple ironie, l'élégance intellectuelle et morale — et les politiciens qui se présentent à la tête du pays. Où sont les vrais Français ? Il se sont presque tous détournés, cachés dans les profondeurs des provinces, résignés à ne pas agir — avec la simplicité naturelle de leur race, leur répugnance à insister — et comme résorbés, avec leurs énergies, leur imagination, leur bravoure distraite. C'est un grand malheur... Seuls quelques-uns ont découvert l'unique voie qui s'offre encore à eux : celle de l'aventure, coloniale, militaire ou sportive.

Dans tous les postes de l'empire africain et asiatique, et surtout dans les plus lointains, les plus dangereux, on trouve ainsi de petits lieutenants, des administrateurs de rien du tout qui valent mille fois plus, comme types d'humanité, que les huit cents parlementaires réunis, avec les ministres et le président de la République par-dessus le marché... Un Lyautey est cela, multiplié par toutes les dimensions de son théâtre d'activité. C'est par les Lyauteys, c'est grâce aux Lyauteys, que la France sera sauvée, si elle l'est.

\* \* \*

Enfin le fondateur du Maroc fut encore quelque chose d'autre, à savoir un grand philosophe avorté. Quand on lit les lettres étonnantes que Lyautey écrivit dans sa jeunesse, ou encore ce *Rôle social de l'officier* qui aurait dû éclairer les esprits à l'époque troublée où ce livre parut, on demeure confondu. Il y a là des dons, tant intellectuels que littéraires, comme on n'en rencontre que chez

les tout grands penseurs. Impossible de déployer plus de pénétration et de force; impossible de mettre en jeu plus de nuances, de sentir les choses avec plus de finesse et de vigueur.

Un moment, on voit ainsi le futur maréchal de France s'aiguiller vers une carrière d'analyste ou de sociologue, comparable à celle d'un Diderot, ou d'un La Tour du Pin. Mais soudain ce mouvement s'arrête, et l'on peut dire qu'il n'y a plus aucune commune mesure, aucune égalité de ton entre le Lyautey administrateur et pacificateur et le Lyautey psychologue. Le nouveau va se montrer à la fois plus net, plus rapide, plus actif — et moins intelligent. J'explique cela par une volonté concertée.

Le jeune officier a dû comprendre un moment donné qu'à partir d'un certain degré d'acuité l'esprit d'analyse paralyse. Pour agir avec la liberté convenable à un homme de gouvernement, il ne faut pas voir les choses avec trop de nuances. Sentir un peu grossièrement devient nécessaire. Et c'est ainsi que le Lyautey philosophe, que le Lyautey dilettante et esthète s'effaça.

Superbes avatars, dont l'occasion n'est donnée qu'aux individus hors classe, comme si la destinée ne disposait que d'un certain capital d'aventures qu'il faut ménager, distribuer parcimonieusement et à coup sûr. Il n'y a presque plus d'hommes auxquels « il arrive des choses »; ou bien ce sont des aventures sordides ou infâmes; le sort s'est fait hargneux, sarcastique ou sournois.

Il faut saluer Lyautey comme un témoignage, presque comme un vestige, de ce qui fut la tumultueuse richesse humaine. Cet homme audacieux et poli appartient au temps où l'humanité se laissait encore percer d'outré en outré par la pointe d'une grande âme. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que des âmes prudentes ou sceptiques. Et la race terrestre s'est durcie tout autant que l'écorce de sa planète.

ROBERT POULET.

## JULES RENKIN<sup>(1)</sup>

J'ai interrompu, pour essayer de peindre l'homme, le récit de son *curriculum vitae*. Reprenons celui-ci au moment des mémorables luttes de l'*Avenir social*, devenu en 1895 la *Justice sociale*. Le jeune tribun est, on l'a lu, dès 1892, en plein dans la mêlée la plus intense. Toutes les réformes aujourd'hui réalisées et d'autres encore sont préconisées par lui. A ses côtés se trouve toujours son inséparable ami, son compagnon de gloire, Henry Carton de Wiart, qui parlait et discutait aussi bien que lui, mais autrement. Ce dernier, lui aussi, est une des colonnes du parti catholique. Il a toujours su pratiquer ces vertus bourgeoises qu'il a si bien décrites et qui font le charme de la fréquentation de ce très fin lettré, de ce précieux ami. Les deux frères d'armes entrent en même temps dans une « assemblée politique » en 1895, Renkin au Conseil communal d'Ixelles et Carton de Wiart au Conseil de Saint-Gilles. Ensemble aussi ils pénètrent à la Chambre en 1896 comme représentants de la démocratie ouvrière dans l'alliance des indépendants et des catholiques. Depuis quatre ans, une dame de la vieille aristocratie bruxelloise, dont le mari défunt descendait en droite ligne des vieux lignages, s'était prise d'enthousiasme pour le mouvement initié par Renkin et ses amis. Elle les réunissait chez elle, toutes les semaines, dans son opulent hôtel du boulevard Botanique et les soutenait dans leurs efforts. Chez elle Renkin fit la connaissance de l'abbé Daens. Ils avaient des idées communes et les défendaient

avec une identique audace, mais différemment. Renkin, s'il approuvait beaucoup les idées de Daens, n'admettait pas son attitude envers ses supérieurs ecclésiastiques. Il n'oubliait pas les paroles de son vieil ami : « Ne vous brouillez jamais avec votre évêque... » J'ai déjà fait remarquer que les représentants de la « conservation sociale », les nantis et les béats possédants de la « vieille droite » étaient effrayés, voire désorbités par les idées du jeune représentant, lesquelles, depuis, ont fait leur triomphale trouée et ont conquis la ville et le plat-pays. Sans être tout à fait des leurs, Woeste partageait les alarmes de ces trembleurs. Combattu, parfois déloyalement, toujours avec une violence blâmable, dans son arrondissement par l'abbé Daens, en révolte contre son évêque, le chef de la droite ne vit pas avec plaisir l'arrivée à la Chambre du jeune démocrate. Il craignait de voir compromise ce qu'il appelait « l'unité du parti catholique », unité qu'il confondait volontiers avec l'obéissance à ses volontés. Aussi montra-t-il un peu d'aigreur à l'égard de Renkin, qu'il appelait avec un certain dédain... le lieutenant de « monsieur » Daens. Il avait un motif de plus pour « observer » ce lieutenant. En 1892 Renkin s'était rallié avec ardeur à la politique révisionniste de Beernaert, lequel s'avérait de plus en plus disposé à élargir le droit de vote et à inaugurer une politique sociale sérieuse. Ce grand homme était sensible aux marques d'égard et sut gré au jeune démocrate de son appui. Dès ce moment le ministre, tombé du pouvoir deux ans après, en 1894, pencha visiblement vers la réalisation de certaines idées défendues par Renkin, que lui aussi partageait. La *Justice sociale*, en 1893, avait franchement appuyé la formule révisionniste qui l'emporta avec l'appui des radicaux. L'influence de la jeune école catholique s'affirmait de plus en plus. Beernaert comprit qu'il était suprêmement malhabile de paraître l'ignorer et qu'il fallait utiliser cette force nouvelle. Il appuya de toute son influence, qui était grande à Bruxelles, les revendications des jeunes démocrates qui demandaient à figurer sur les listes électorales et fut une des causes de leur réussite. Cela, encore, ne rendait pas plus sympathique, aux yeux de Woeste, ces jeunes audacieux. Son hostilité, cependant, ne dura pas très longtemps. Tout au moins elle s'atténua. L'âme de ce grand chrétien fut touchée par les accents de sincérité de la profession de la foi religieuse du nouvel élu. Il resta toujours froid et distant à l'égard de celui-ci, mais lorsque, le 2 mai 1907, dix ans seulement après son entrée à la Chambre, le représentant de Bruxelles fut nommé, à quarante-sept ans, ministre de la Justice dans le cabinet de Jules de Trooz, Woeste ne fit pas trop d'objections. Tout au plus s'avisait-il de dire que c'était un pis-aller. Jules de Trooz, à qui des amis de Woeste reprochaient son choix, répliquait : « J'ai choisi un athlète. » C'est absolument l'expression que Jules Malou appliquait avec raison en 1884, à la Chambre, à Charles Woeste et à Victor Jacobs dont Léopold II avait demandé la démission. Il importe de rappeler que la « jeune droite » avait été une des causes de la chute du ministère précédent, celui de Smet de Naeyer, qui tomba après un vote sur la réglementation des heures de travail. C'était une réforme dont Renkin était partisan de vieille date. A peine sorti de stage, lors d'une rentrée du Jeune Barreau, il prononça un discours qui fit sensation sur « la limitation légale de la journée de travail ». Quel tapage souleva ce discours dans la presse libérale et aussi dans la presse catholique imbue de préjugés vieux-conservateurs ! Et pourtant, ces idées « audacieuses » nous semblent sages et modérées aujourd'hui ! Il faut avoir vécu ce temps, avoir éprouvé la fièvre qui nous agitait tous, se rappeler la fureur et aussi la terreur des vieux conservateurs et de ce que nous appelions les « libéroufles », pour concevoir l'amour, la fougue et l'élan que provoquait le seul énoncé de ces idées généreuses qui soulevaient, à la manière d'un ferment, l'enthousiasme des générations nouvelles. Connaître ces sentiments, c'est comprendre l'admiration et l'amitié qu'ont conservées ceux

(1) Voir *La revue catholique* du 27 juillet.

de mon temps pour Jules Renkin, Carton de Wiart, et notre cher Léon de Lantsheere, si tôt parti pour les séjours où la règle s'efface dans l'infini et où il n'y a d'autre travail que celui des cantiques à la gloire du petit charpentier de Nazareth.

\* \* \*

Il y a un demi-siècle le mouvement socialiste s'épanouissait à un moment où toute la jeunesse était prise d'enthousiasme pour les questions sociales. Le jeune parti socialiste avait vu surgir de beaux orateurs. Heureusement, le jeune parti catholique en vit se révéler de non moins excellents. Les socialistes conviaient volontiers à la contradiction leurs adversaires, avec le secret espoir de les séduire et de les enrégimenter. Jules Renkin, Cyrille van Overbergh — que voici vice-président du Sénat, qui l'eût cru alors? — et leurs amis n'hésitaient pas à se rendre à la *Maison du Peuple*, établie alors rue de Bavière, dans l'ancienne synagogue des Juifs. C'est là qu'un jour de « contradiction » j'ai entendu pour la première fois Emile Vandervelde. Deux propagandistes adverses étaient vraiment convaincus de la vérité de leurs idées et les présentaient au public avec puissance. Vandervelde et un ancien employé de la Banque Nationale qui osait « taper » sur le capitalisme, et le faisait comme un forgeron qui fait sonner l'enclume : Jean Volders. La jeunesse démocratique catholique leur opposa des hommes de valeur identique. Elle aussi savait « taper » ; elle aussi comptait des hommes sachant lire et écrire. Vandervelde — fils de l'ancien juge de paix d'Ixelles et non ancien notaire comme je viens de le dire par erreur — me paraissait, et cette impression m'est restée, un très redoutable adversaire. Il n'impressionne pas tant parce qu'il sait se servir de la puissance du verbe et de l'habileté de la forme, mais par ce que c'est un remueur d'idées. Parmi les idées qu'il développe il en est presque toujours une qui s'en vient heurter dans le tréfonds de votre pensée une idée apparentée que vous nourrissiez en secret, presque inconsciemment. Et alors on a bien de la peine à résister au torrent. Ce qui fait la puissance de Vandervelde, c'est l'idée, et aussi une vaste lecture. Pour barrer la route à pareil adversaire il fallait un homme de même métal, liseur et méditateur comme lui, manieur d'idées, abatteur d'obstacles. Jules Renkin vint à point. Ce ne sont pas les « traditionnels » qui ont arrêté le progrès socialiste, on n'arrête pas une avalanche avec des digues de pommade, ce sont les jeunes gens — plus tard des hommes faits — de la jeune école catholique de 1891, ce sont les « lieutenants » d'alors promus généraux plus tard. On ne dira jamais assez que ce sont eux qui ont fait du parti catholique un parti de progrès hardis et rédempteurs. Les « gouvernants » d'aujourd'hui s'en souviennent-ils, s'en souviennent-ils?

C'est là précisément ce qui fait la valeur inappréciable de notre ami disparu. Ne sondons pas les décrets de Dieu, nous ne voyons ni les reins ni les cœurs, mais si j'ose employer un mot qui m'obsède et dont je dois me délivrer, je dirai que Renkin fut un homme providentiel. Il vint à point et était armé comme il le fallait. Grâce en soit rendue au Très-Haut, qui sema dans l'âme de cet athlète la foi qui transporte les montagnes.

Le ministère de Smet de Naeyer était tombé sur un amendement présenté par la jeune droite. La règle du jeu babelmentaire exigeait qu'un portefeuille fût offert au chef de celle-ci. Il fallut bien que les mécontents ne montrassent pas trop les dents. Au reste, l'événement démontra que le choix était de première qualité. Ministre de la Justice, Renkin fit sans tarder preuve de science juridique et de piété sociale, et quand Schollaert succéda à son ami de Trooz, il confirma Jules Renkin dans son siège de ministre de la Justice, vice-président du Conseil des ministres. Alors surgit la question de l'annexion du Congo. Renkin, depuis 1895, en était partisan. Nous avons été souvent ensemble défendre nos idées sur ce point et il

me faisait l'honneur, à coup sûr immérité, de me consulter et de me demander la communication de ma documentation. Il était aussi partisan du service personnel, et cela encore ne lui attirait pas les sympathies de l'« élite » conservatrice. L'État du Congo avait mauvaise presse, en ce moment, en Belgique et à l'étranger. Il s'était mis à dos les puissances financières et, par une sottise conception du prosélytisme, prenait la défense de certains subordonnés aux manières, parfois aux mœurs, peu défendables. Les idées grandioses et cependant opportunes et pratiques de Léopold II n'étaient pas comprises dans leur vraie lumière, même par quelques personnes de son entourage. L'opinion publique était hésitante. Ce qui semble inouï, considéré à la lumière d'aujourd'hui, c'est l'hostilité de grandes puissances financières et de soi-disant sommités du monde des affaires. Ce sont encore les mêmes sommités, les mêmes puissances qui reprochent, ô contradiction ! à notre actuelle administration coloniale de sacrifier ce qu'elles appellent l'intérêt public — en réalité le leur — à des idées d'humanité et de civilisation.

Les défenseurs de la grande œuvre étaient, au moment dont je parle, mis en suspicion. C'est tout juste si on n'insinuaient pas qu'ils avaient aliéné leur libre volonté pour un plat de lentilles dorées ! L'annexion immédiate s'imposait, pourtant. Si on la différât, l'œuvre magnifique et admirable du Roi génial était menacée dans son existence. Renkin et Léon de Lantsheere s'en rendaient compte. Ils ne se laissèrent arrêter par aucune « objection ». Ils surent écarter les « conseils » de beaucoup de parlementaires préoccupés des risques qu'ils s'imaginaient courir dans les futures élections. Ils se donnèrent, cœur et âme, à l'œuvre de l'annexion. Ils la sauvèrent et c'est positivement à eux, après Léopold II, que la Belgique doit de posséder cette colonie rédemptrice et génitrice de mâles vertus. Elle a grandi la Belgique, aujourd'hui grande puissance, de 20 millions d'habitants. L'opinion publique fut retournée, l'opposition de la Chambre tomba et le vote salutaire fut assuré. Le labeur de Renkin fut alors véritablement écrasant. Il supportait tout le poids de la discussion non seulement, aux Chambres, mais encore à certains moments avec le Roi qui n'admettait pas toujours ses arguments et surtout certains de ses projets. Il avait encore à résister aux intrigues de quelques fonctionnaires de l'État colonial qui craignaient de voir Renkin, devenu ministre des Colonies, bousculer leurs créations, leurs préjugés et démolir des habitudes suscitées par eux au temps de leur dictature. C'est, du reste, ce qui arriva car, après le vote d'annexion, c'est Renkin qui fut choisi pour être le premier ministre des Colonies. Il céda son portefeuille de la Justice à Léon de Lantsheere. Ce fut le moment où il arriva à l'apogée de sa carrière. Les services qu'il rendit à ce moment sont innombrables. Jamais on ne le dira assez haut. Dès ses débuts au nouveau ministère, il eut soin d'instaurer un régime de liberté et de faire disparaître les abus du passé. En quelques mois, la Colonie reçut partout la cote d'amour. Elle devint populaire en Belgique et sympathique à l'étranger. En Angleterre et en Allemagne toute hostilité disparut sans qu'il fût jamais nécessaire de mettre au galop, la cavalerie de Saint-Georges, comme on prétend qu'il en fut jadis,

\* \* \*

Renkin prit pour chef de son cabinet, Victor Denyn, qui avait été son compagnon de lutte à la *Justice sociale* et à *Durendal*. Haut magistrat belge, membre de la Commission d'enquête du Congo, Victor Denyn seconda de toute son intelligence, qui était très grande, son ministre dans ses efforts réformateurs. Le premier, Renkin eut l'idée d'aller voir par lui-même comment allaient les choses au Congo. Il le parcourut pendant près d'une année, suivi partout par son admirable femme. Quand il revint, le roi Léopold II se rendit à la gare du Midi pour le recevoir.

A peine le train arrêté, le Roi, malgré sa boiterie, grimpa dans le compartiment occupé par son ministre, et, ô surprise! s'y enferma avec lui. Du quai de la gare on vit à travers les glaces, le Roi embrasser son ministre, geste presque incroyable chez lui, s'asseoir sur la banquette et le ministre lui exposer calmement ses impressions. Cet entretien dura bien près d'une demi-heure, puis le Roi et le ministre descendirent et s'en allèrent chacun chez soi. De ce moment s'affirma la politique méditée sur place, en Afrique. La liberté commerciale fut pratiquée sans entrave et protégée au Congo. Plus d'énormes concessions territoriales à des syndicats bancaires; les concessions déjà accordées furent diminuées après de laborieuses négociations; la monnaie et son usage furent introduits dans la Colonie; la protection des indigènes fut assurée. Par-dessus tout, ici encore, Renkin s'affirma un chef. La discipline fleurit. Plus de proconsuls au petit pied. Chacun dut s'incliner devant les instructions de l'autorité et l'arbitraire disparut après quelques solides frictions. Renkin n'hésita pas à affronter des conflits avec des missionnaires qui ne respectaient pas, selon lui, l'autorité de l'Etat dans l'organisation de leurs fermes-chapelles. Là s'avéra encore une fois, au grand jour, son sens de l'Etat. Malgré ses divergences d'idées avec certains missionnaires, il les soutint de toutes ses forces dans leurs efforts civilisateurs. Il créa alors l'organisation des subsides à l'enseignement, des allocations aux missions, qui furent si efficaces pour le développement presque foudroyant de la civilisation chrétienne au Congo. Cette organisation a été respectée dans ses grandes lignes et même parfois développée par tous ses successeurs. Aucun labeur ne coûta à l'homme d'Etat pour mener à bien les réformes et les règlements qu'il avait mûrement conçus. Il eut à vaincre des obstacles devant lesquels d'autres que lui auraient reculé et à déjouer des intrigues parfois très intenses. Le moment n'est pas encore venu d'en parler. Il eut même à convaincre un autre laborieux, un autre volontaire qui était, par surcroît, l'auteur de la création et de la donation de l'opulente Colonie. Un jour que Renkin défendait avec respect et avec fermeté une mesure qu'il croyait indispensable et utile, le Roi lui dit un peu sèchement : « Je suis le Roi, mon cher Ministre », voulant dire par là, sans doute, qu'auteur du don généreux, ses désirs devaient être respectés. « Je ne l'ignore pas, Sire, répondit le ministre, mais je sais aussi que je suis votre ministre. » Il entendait ainsi indiquer que c'était lui qui était responsable des mesures à prendre. Léopold II s'arrêta quelques secondes, puis répondit : « Vous êtes un homme. Et vous avez souvent raison. J'accepte. » Le Roi, au regard d'aigle, s'inclinait devant le ministre en qui il avait reconnu qu'il était un homme. Cicéron s'est écrié en dissertant sur la *Nature des dieux* : « *Nemo vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit.* » Léopold II était un viril qui s'inclinait devant un autre qui avait, lui aussi, les qualités d'un vir. Comme l'explique l'orateur latin, ce grand homme était naturellement emporté par le souffle intense soulevé par un autre grand homme. Car, — ce n'est pas une exagération inspirée par l'amitié, — la postérité dira un jour que Jules Renkin fut une des plus grandes personnalités sorties de notre opulent terroir.

\* \* \*

L'organisation actuelle du Congo a été pétrie de ses robustes mains. Celles-ci tinrent solidement en équilibre le nouvel édifice. La Colonie franchit sans encombre les premières années de sa filiation belge. Vint la guerre. L'âme du patriote fut déchirée d'angoisse par les épreuves de sa patrie. Elle fut torturée aussi par la mort de Paul Renkin, qui donna volontairement sa vie pour ce pays que ses parents l'avaient appris à aimer. Mais cette âme était chrétienne. Elle rendit à Dieu ce qui lui revenait et mit son espérance éperdue dans la Croix salvatrice :

*Crux spes unica!* Elle se réfugia aussi dans les austères satisfactions de l'accomplissement du devoir. Toute la conduite de la guerre en Afrique fut assumée par cet homme infatigable. Instructions détaillées, ressources de tout genre, ordres énergiques partaient quotidiennement du Havre pour aller galvaniser et coordonner les forces belges du Centre africain. Il assura d'abord la résistance, puis organisa l'offensive, qui fut triomphante. Tout était à faire en ce domaine, et il le fit. La victoire finale est certes due d'abord à la capacité des chefs et à la bravoure des troupes belges. Mais elle fut amenée par le magnifique dévouement de Renkin et la préparation superbe, conséquence des mesures prises par lui. Les chefs, c'est lui qui les choisit et les troupes, c'est lui qui les leva et les entretint. Il le fit d'accord avec le roi Albert, qui savait se soustraire à ses impérieux devoirs de généralissime pour arrêter et suggérer les mesures nécessaires mises en œuvre par son ministre. Celui-ci aimait à dire qu'il savait choisir ses auxiliaires. A une réunion tenue avant la guerre, on faisait un éloge, peut-être exagéré, d'un de ses chefs d'emploi. Renkin laissait dire et affectait, intentionnellement, une certaine impatience. « Vous n'avez pas l'air d'accord avec moi », dit l'un des thuriféraires! « Si, répondit le ministre, mais c'est moi qu'il faut complimenter. X...est un homme d'élite, il a obtenu des résultats superbes; mais c'est moi qui l'ai choisi. Et je sais toujours ce que je fais. » Les succès d'Afrique sont dus aux Tombeur, aux Molitor, aux Rouling, aux Huyghe, mais celui qui désigna ces capitaines de grand choix, ce fut Jules Renkin. Ce fut celui-ci aussi qui leur donna canons, fusils et soldats.

Il y eut des orages sur le rocher de Sainte-Adresse et des hommes d'un haut mérite firent sur les bords du Pas-de-Calais des choses que Renkin considérait comme des pas-de-clercs. C'était inévitable. Quand un petit nombre d'hommes sont rassemblés, loin de chez eux, pour travailler à une œuvre commune, des mésententes sont fatales. Mais quand ces hommes ont du cœur, ces divergences se dissipent sans laisser d'amertume. Ici, comme toujours, ce qui inspirait notre ami c'était, non pas de mesquines questions personnelles, mais sa passion pour ce qu'il considérait comme nécessaire ou simplement utile au bien de l'Etat. Le ministère Cooreman succéda au ministère Broqueville et passa par Lophem. Il faudra bien qu'un jour on fasse l'histoire de ce que l'on a appelé le « coup de Lophem ». L'instabilité ministérielle est une manie de notre politique, inconnue jadis, et introduite chez nous depuis la guerre. C'est un oiseau venu de France! Un homme d'Etat a accompli de grandes choses dans un parti ministériel. Il a acquis une expérience, un doigté, des connaissances exceptionnelles, vite on le flanque dans un poste pour lequel rien ne paraissait le destiner. Renkin était un ministre des Colonies hors pair; il avait, comme tel, réalisé des œuvres très belles. Il avait, en dix ans, fait preuve d'une maîtrise remarquable; il avait organisé la victoire africaine; les gens de Lophem le fourrèrent aux Chemins de fer. Pour quelles raisons commit-on pareille faute? On ne l'a jamais dit et Renkin sut se taire et pardonner. Peut-être, les auteurs de la faute s'imaginaient-ils que cet homme d'action pourrait dérailler sur cette voie nouvelle. Mais Renkin les déçut. En un an, à peine, il mit en ordre nos chemins de fer désarticulés par l'ennemi. Il fit renaître les trafics abolis, remit tout en ordre. Il accomplit des prodiges, a dit le roi Albert. Il ne rétablit pas seulement des voies, il ne fit pas uniquement reconstruire des wagons; il sut, ce qui était bien dans sa manière d'homme d'Etat véritable, faire naître et durer la discipline, l'ordre et l'esprit d'obéissance dans le personnel. On lui a bien gâché cette belle œuvre dans la suite! Jules Renkin s'était révélé comme un *railwayman* d'élite. Croyez-vous que les puissances, heureuses d'une telle réussite, s'empressèrent de le maintenir dans cette situation où il réalisait tant de bonnes choses? Pas du tout. Un an après sa désignation,

comme ministre des Chemins de fer, on ne le plaça pas, on le plaqua, en décembre 1919, à l'Intérieur. Renkin, qui entrevoyait une belle œuvre à accomplir, accepta. Il ne tarda pas à faire preuve d'utile activité. Il prépara la révision de la Constitution. Ne s'avisait-il pas, en outre, d'obéir à cette Constitution qui crée et prescrit la maintien de la garde civique? Il mit sur pied tout un projet de réorganisation de celle-ci, modernisée et mise en concordance avec nos lois militaires et nos institutions modernes. C'en était trop, il fallait se débarrasser de pareil gêneur. Les professionnels politiques, miraculeusement réconciliés pour le partage des assiettes au beurre sous le signe attendrissant du tripartisme, découvrirent qu'il compromettait l'union nationale qui était en réalité, à leurs yeux, l'union avec eux. Renkin ne s'avisait-il pas d'avoir des idées à lui, des conceptions qui n'étaient pas sucées aux doigts des chefs de clan, des opinions sur l'ordre, l'autorité, la justice et la grandeur qui ne cadraient pas avec celles qui enfument des cerveaux conscients et empestent les conclaves des citoyens organisés. Le « discours de Marche » donna à ceux-ci le moyen de se débarrasser d'un homme qui ne pensait pas en rond. J'en ai déjà parlé, de ce discours. Avec son coup d'œil expérimenté et sûr, Renkin apercevait les funestes conséquences de l'excès du bavardementarisme et de la liquéfaction de l'exécutif. Revenu des erreurs dues à l'illusion enthousiaste de la jeunesse, il ne croyait plus à la panacée du suffrage universel pur et simple, à la française, qui fera chez nous le mal qu'il a fait chez la fille aînée de l'Église. Il fallait rétablir une autorité forte et respectée, et pour qu'elle le fût, il fallait la baptiser comme saint Remy baptisa Clovis, en s'inspirant des idées d'ordre, de saine raison, de bonté et de loyale charité qui sortent de l'influence chrétienne comme un geyser jaillit du granit. Tout cela, Renkin, qui avait horreur de la démagogie, cette pestilence, le dit à Marche. On lui enleva son maroquin. Il le répéta partout sans s'affubler d'un habit brodé. Le tabac dont il bourrait sa grosse pipe est un produit du robuste terroir; il ne garnit pas un calumet qu'on se fourre dans la bouche en rond, il donne de la fumée mais n'embrume pas. Renkin s'en alla fumer partout dans le pays et répandre l'arôme de sa parole éloquente pour rallier autour d'un seul drapeau d'union les foules catholiques d'expressions et d'inspirations diverses, jamais divergentes. La défenestration de 1920 eut d'excellents résultats. Il n'est pas d'arrondissement du pays où notre ami n'alla prêcher l'union. Naturellement il bousculait ainsi certaines ambitions soigneusement et secrètement nourries, il alarmait des béatitudes commodément digérées par des gens pris d'indignation à la seule idée que leurs jouissances pussent être troublées. Les uns le traitaient de démagogue, d'autres de semeur de zizanies d'autres encore s'imaginaient l'avoir frappé d'ignominie en le traitant de flamingant. Peu importe, l'essentiel était de réussir à réaliser l'union catholique; et Renkin réussit. Dans le monde politique bruxellois surtout ses efforts aboutirent et c'est bien à eux que les catholiques bruxellois ont dû leur succès aux élections. Si la question linguistique est entrée dans la voie de l'apaisement; si nos compatriotes flamands ont vu, enfin, après un siècle de patience et d'injustices, redresser la plupart de leurs légitimes griefs, honneur en soit rendu à l'incessante action, à la propagande obstinée de Jules Renkin.

Par deux fois, en quarante ans, Jules Renkin a donc sauvé le parti catholique en lui restituant son homogénéité. Le représentant de Bruxelles avait fini par prendre un ascendant catégorique sur les membres de la droite des Chambres. Il sut leur persuader que la fermeté sur les principes n'excluait pas la condescendance sur les détails. Il se réjouissait de sa réussite à cet égard, et dans ses moments d'expansion — il en avait d'exquis — il disait à ses amis qu'on reverrait le temps où la droite unie aurait à nouveau la majorité absolue et assurerait le bonheur et la prospérité du pays comme elle l'avait fait dans le passé.

En 1931, à l'âge de soixante-neuf ans, toujours enthousiaste,

plein de fougue, et débordant d'idées, comme à vingt ans, il reprit le chemin de la rue de la Loi. Le roi Albert eut recours à sa main experte et solide pour remettre sur la bonne voie le train national qui déraillait. De même qu'en 1919 il avait, en un temps prodigieusement court, remis sur rails locomotives et « convois », il débuta par la mise en ordre des affaires de l'État. Son ministère eut de brillants commencements. Mais les années maigres s'affirmaient. Il avait choisi pour lui, ce qui était bien dans son caractère, le poste le plus difficile, le plus ingrat, le plus exposé aux coups, celui des Finances. Il eut des initiatives riches d'avenir, mais il rencontra des oppositions et des résistances jusque dans son entourage politique et ministériel. Il se passionnait pour la réforme de l'État dont on parle maintenant comme d'une trouvaille d'esprits neufs! Il s'était mis à « piocher », avec son insouciance habituelle du repos et du qu'en-dira-t-on, la question de la Représentation des intérêts, autour de laquelle on avait discuté avec tant de généreuse passion au temps de sa jeunesse. Cette réforme, que des inventeurs ignorants et, ou, naïfs ont baptisé du nom de corporatisme, avait occupé les huit dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et la *Justice sociale* avait généreusement ouvert ses colonnes à la polémique sur ce point. Renkin avait compris que pour faire réussir des réformes sérieuses il fallait mettre en veilleuse le barbotementarisme et se servir de pouvoirs spéciaux accordés et spécifiés par le pouvoir législatif. Il fut combattu et parmi les opposants on compte — étrange revirement opéré dans les coins discrets des couloirs du Palais de la Nation — précisément quelques, uns de ceux qui, par deux fois, ont, depuis lors, prôné et voté cette mesure. Avec abnégation il oublia toutes ces épreuves, des « foutaises », disait-il, quand on songe aux nécessités du salut public. Et il ne marchandait pas son appui à ceux qui en octobre 1932 occupèrent le bureau où il avait tant peiné. Une partie de ses collègues désiraient une dissolution du Parlement. Renkin s'y opposait et l'événement donna raison à son sentiment. Il quitta le pouvoir, mais pas son cabinet de travail. Il reprit ses plaidoiries au barreau qui, par deux fois, l'avait élu comme bâtonnier, se replongea dans ses chers livres et continua à user de toutes ses forces pour assurer la défense de la cause de Dieu et de son pays, qu'il unissait dans son affection dévote.

\* \* \*

Sa chère et fidèle compagne mourut. Ce fut une épreuve très douloureuse pour cet athlète. Il la supporta en chrétien, mais la plaie resta saignante. Un an après il s'alita à son tour et la douleur physique vint s'ajouter à ses épreuves morales. Il souffrit stoïquement, voyant s'approcher sans peur l'heure où le serviteur serait appelé à rendre au maître le compte d'une vie consacrée tout entière à défendre et à exalter la cause de Dieu. Adorateur du Rédempteur, il s'était sans réserve donné à la cause de la rédemption de ses concitoyens, religieuse, morale, politique et matérielle. Maintes fois au cours de sa longue lutte contre la mort il fit venir à son chevet le prêtre auquel il confia ses faiblesses et ses fragilités. Puis il réclama le reconfortant et exaltant secours des espèces eucharistiques et reçut l'extrême-onction. Avec l'Église, il adressa avec résignation à Dieu la prière sublime : « J'accepte volontiers et justement, mon Dieu, de votre main le genre de mort qu'il vous plaira, avec toutes ses douleurs, toutes ses peines et ses angoisses. » Ainsi armé, comme un athlète chrétien, il mourut, un crucifix dans les mains et se présenta aux portes des parvis éternels d'où, par la miséricorde du Seigneur, il a été certainement introduit au séjour des joies éternelles.

Jules Renkin a été un fils aimant de Notre Mère l'Église, il a été le serviteur de son pays, l'ami des petits. Il a contribué à faire régner plus de bien-être au foyer de millions de ses concitoyens. Il fut ferme et plein de confiance dans l'adversité, humain et compatissant dans la prospérité.

Il fut un chef chéri par ceux qui le suivaient, ou seulement le

regardaient. Dans un avenir très proche, quand ceux qui l'ont aimé seront allés le rejoindre, si Dieu le permet, dans quelques années justice complète lui sera rendue.

La postérité dira qu'il fut un des grands hommes du siècle belge qui a suivi 1830. Elle le comptera parmi ceux qui ont le mieux travaillé à forger l'armature du pays. Elle le proclamera un chef et un homme, un chef-homme, comme disaient nos ancêtres de ceux qui les conduisaient et qu'ils avaient librement choisis.

*Vir constans eligit pugnare ut vincat, laborare ut quiescat, mori ut vivat.*

HAULLEVILLE.

---

## Charles d'Ydewalle

et ses

### « Enfances en Flandre »

---

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* que j'aurais l'impertinence de présenter Charles d'Ydewalle. Au reste, qui ne connaît en Belgique le talent de ce jeune homme à la plume agile et souple comme un fleuret ? A peine il a doublé le cap de ses trente ans, et il y a longtemps déjà que sa maîtrise désinvolte s'est imposée à l'attention du public, dans un pays où le prestige de l'écrivain n'est pas facile à conquérir. Son livre sur ses *Enfances en Flandre* marque peut-être un nouveau progrès et comme un élargissement de son talent. Je n'ai pas à prendre souci de lui tailler réclame : il n'en a nul besoin. Si je cède peut-être un peu, en écrivant ces lignes, au désir de lui prouver une sympathie qu'il connaît cependant de longue date, je le ferai sans indulgence ni flatterie. L'auteur et son ouvrage peuvent s'en passer.

D'Ydewalle a de bonnes raisons de pardonner aux autres de l'observer curieusement. Je me suis amusé souvent à faire ainsi, au Comité de la *Revue Générale*, où il est assidu, attentif et déférent. Il se déride parfois aux boutades irrésistibles de Mgr Schyrgens ou du baron Vanden Bosch. Mais il est à l'ordinaire étonnamment sérieux. Doué d'une vision intense et impitoyable du comique, il enregistre et tient tout en réserve. Il s'exprimera, dans ses papiers, pour notre plaisir. Ne vous y trompez pas : son œil calme est étonnamment observateur, et parfois, il révèle le travail intérieur en se voilant à demi. Rien ne lui échappe de l'aspect physique, ni des travers des gens. Lui, d'Ydewalle, avec son profil d'aigle, son menton volontaire et malgré sa haute taille, rappelle un peu, en adouci, le masque coupant du Bonaparte jeune, celui de la campagne d'Italie ou d'Égypte. Cette ressemblance, j'imagine, à lire ses enthousiasmes de collègue, l'eût transporté de joie dans son enfance.

Le comique de d'Ydewalle n'est exclusivement ni de l'humour ni de l'esprit proprement dit. C'est de l'esprit, pour être basé sur l'observation et ne pas manquer de quelque intention satirique. C'est de l'humour aussi pour user de l'évocation pittoresque et caricaturale, plutôt que du jeu de mots ou d'idées. Le jeu d'esprit pur, ce me semble, est d'ordre exclusivement logique, qu'il soit compliment, satire ou polémique. L'homme d'esprit « cent pour cent », par exemple, serait Mgr Schyrgens, si l'on pouvait enfermer un tel homme dans un cadre. Ai-je besoin de dire que l'humour aussi peut être littéraire ? Et pas seulement chez les

Anglais. D'Ydewalle est humoriste et spirituel, mais avant tout humoriste.

L'homme d'esprit peut sourire discrètement de ce qu'il dit. L'humoriste garde plutôt quelque apparence de naïveté : c'est la loi du genre. D'Ydewalle a bien connu ce secret. Par je ne sais quel tour de force, il nous donne parfois l'impression d'être le jouet d'un besoin caricatural, inconscient à force de naturel. Le meilleur de son comique, ce n'est pas qu'il s'ignore, mais qu'il paraisse n'être jamais cherché. Il a l'air de nous dire : « Je vous peins les hommes tels qu'ils sont. Ce n'est pas de ma faute si vous les trouvez drôles ». Le bon apôtre ! Son esprit satirique est toujours sous-jacent. On le devine, sous l'imprimé, goguenard, agile et capricant, tout hérissé de pointes joyeuses, capable de faire fuser le rire en secouant la redingote la plus austère. Et cela par besoin, sous l'inspiration d'un démon familier, charmant, irrésistible et griffu...

\* \* \*

Je m'en voudrais de laisser croire à ma honte que je ne priserais en d'Ydewalle qu'un humoriste supérieur ! Ses reportages, toujours écrits à la diable, sont merveilleux en tous points. S'il nous amuse, il nous intéresse, et nous séduit souvent aussi, par son agilité de style, par son ubiquité d'esprit, par sa netteté de jugement, par l'abondance de sa hâtive information, par ce don prodigieux de pittoresque et de vie qu'il communique à tout ce qu'il touche.

Au cours du livre qui sert de prétexte à ces lignes, il nous a dit, non sans quelque coquetterie, que dans ses classes à Sainte-Barbe il n'avait jamais été premier en style. Les bons Pères du Collège de Gand reprochaient, paraît-il, à ses compositions de manquer de plan et d'unité. Faut-il avouer que c'est encore ce qui me semblerait manquer le plus dans *Mes Enfances en Flandre* ? On sent vaguement qu'il y a quelque imperfection sur ce point. Un certain manque d'équilibre ou de composition. Le livre est à méandres et à retours. Des tableaux d'ensemble, admirablement brossés, sont entremêlés de souvenirs puérils, délicieux d'ailleurs, et merveilleusement ressuscités... Mais trop de symétrie vaudrait-elle, pour notre plaisir, cette fantaisie charmante qui laisse comme on dit courir la plume la bride sur le cou ?

Les auteurs de mémoires font nécessairement de leur propre personnage le centre de leur tableau et le lien de leurs récits. Mais les uns — Chateaubriand en reste le modèle achevé — s'analysent, se contemplent et se racontent eux-mêmes, à travers les événements. Les autres, plus modestement, se considèrent plutôt comme des témoins. Ils racontent. Ils ne se racontent pas. Tous les mémorialistes ressortissent naturellement plus ou moins aux deux genres. D'Ydewalle appartiendrait plutôt au second : l'analyse du moi a peu de part à son livre. Mais il décrit encore beaucoup plus qu'il ne raconte, inaugurant presque un nouveau genre littéraire. Habileté consommée. Elargissant en surface ce qui lui manque en durée, il a tenu ainsi la gageure d'écrire ses mémoires à trente ans, sans qu'on songe à en sourire. Le genre choisi convient d'ailleurs admirablement à son talent. Il y a dans les *Enfances en Flandre* des descriptions de premier ordre. Relisez celle par exemple du lever matinal à Saint-André : vous verrez les enfants s'envelopper frileusement de leurs pèlerines ; vous les entendrez heurter les arrosoirs dans l'ombre de la remise ; vous monterez avec eux dans la carriole jaune qui les menait à la messe paroissiale. Cette carriole était attelée d'un rouan ardennais, qu'on avait baptisé Louis-Quinze : trouvaille dont d'Ydewalle a tiré, sans y toucher, un effet d'une bouffonnerie irrésistible. Tandis que, quelques lignes plus loin, il s'élève au bon comique d'observation quand il dessine en deux traits, la démarche « comme il faut » de M<sup>lle</sup> Teetaert.

La description de la campagne brugeoise, par quoi débutent

es *Enfances*, est, je crois sans conteste possible le plus remarquable morceau de l'ouvrage. C'est un tableau magistral du « veld » flamand, de ses bois parfumés sous le soleil chaud, de ses hobeaux vieux-jeu, de ses rudes paysans, de son âme sauvage et mystique, de son sol et de son sous-sol, géologique ou humain. Car d'Ydewalle excelle quand il expose en quelques traits la formation historique d'un peuple ou d'une tradition. Tout cela péle-mêle, avec de la bonne humeur, de l'ironie, de l'érudition, de l'attendrissement, et parfois le trait poétique, qui à peine esquissé finit dans un sourire. Ces pages-là atteignent par moments à l'abondance, à la puissance, au jet, au relief d'une description de Balzac. Moins la lourdeur, et les longueurs qui nous gâtent trop souvent les meilleures pages du grand romancier. D'Ydewalle nous a dit quelque part qu'étant petit il se croyait parfois cygne, chèvre ou lapin. Peu importe l'animal. Mais je m'étonne qu'en sentant pousser ses ailes il ne se soit plutôt cru hirondelle. N'en a-t-il pas le vol aisé, capricieux et virevoltant?

Pas plus que romancier il n'est historien de profession. Il n'a ni les timidités, ni la pondération, ni la patience du métier. Ses réflexions historiques et politiques sont toujours audacieuses et originales. Intuitions d'artiste et qui, d'aventure, vont plus loin et contiennent plus de vérité que telles patientes et savantes analyses. Du reste, son information, pour n'être pas toujours à l'abri de tout reproche, est extrêmement étendue. « L'omniscient d'Ydewalle », l'appelle notre bon Mgr Schyrgens, avec un grain d'ironie ajouté à l'hommage... Très répandu dans tous les mondes, les yeux et les oreilles largement ouverts, il enregistre et retient tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend. Un peu péle-mêle, forcément. Mais du bon, du médiocre, et exceptionnellement du pire ainsi recueilli, grâce à son étonnante faculté d'assimilation et d'expression, il nous brosse des tableaux qui sont souvent de petits chefs-d'œuvre. Si la patience, la gravité et la formation du genre historique lui manquent, il a le don de voir, de rassembler, d'élaguer, de peindre, de conter, de juger qui en sont la partie « sublime ». Il y a en lui l'étoffe, sinon d'un historien, du moins d'un grand écrivain d'histoire. Il suffit pour vous en convaincre de relire certaines pages de son chapitre sur le monde politique gantois.

J'ai dit que la première partie de son livre, intitulé *Enfances*, est la meilleure de l'ouvrage, et je ne m'en dédis pas. Reconnaissons cependant que le chapitre sur le monde de Gand est merveilleux de verve et de pénétration. Il manque bien entendu presque totalement de déférence. Il contient même quelques aménités gratuites et superflues. Quel besoin par exemple de qualifier de « vaudeville » la série de bals et des comédies qui se donnaient à Gand, à l'époque où Charles d'Ydewalle y faisait ses études? Faute bien vénielle au surplus, s'il y a faute, et que ses victimes lui pardonneront aisément en pensant que nul ne peut se flatter d'être à l'abri de sa verve. Il est inévitable que les ongles élégamment acérés de d'Ydewalle égratignent et blessent légèrement parfois. Jamais méchamment, ni grossièrement, ni lourdement.

• • •

Charles d'Ydewalle est avant tout écrivain de race. Ecoutez de lui cette phrase à la Léon Daudet, où il dépeint le marché aux poissons gantois : « Il ressemblait à une foire formidable, à un aquarium pestilentiel, où tous les courants sous-marins s'étaient donné rendez-vous. » Mais il a beaucoup mieux parfois, quand d'un détail prosaïque il fait jaillir de la poésie et du rêve. Regardez dans l'ombre cette évocation nocturne de Gand : « Un bourgeois opulent qui rentre après un bon dîner au *Rocher de Cancale*. Devant lui son valet de chambre chemine; une torche à la main, il trouve sa porte, l'ouvre et pique rudement sa torche dans l'éteignoir, accroché la pointe en l'air, à la façade ». Ces lignes

ne font-elles pas penser à quelque clair-obscur de Rembrandt? Les *Enfances en Flandre* fourmillent de ces petits tableaux où d'Ydewalle excelle.

Avec le don de peindre, il possède, à un degré rarement atteint en Belgique et même ailleurs, celui de l'expression. Très à l'aise sur ce terrain, il se montre dans les *Enfances en Flandre* extrêmement sévère pour l'infirmité verbale de ses compatriotes. Il leur reproche et leurs mots impropres, et leurs phrases boiteuses, et leur abus de la périphrase.

Il relève aussi contre eux comme un défaut avéré de parler ou d'écrire à l'aide d'un petit répertoire de mots. Il faudrait ici nuancer et distinguer la pauvreté du dénuement. Car je tiens la seule pauvreté du vocabulaire pour un moindre mal, si c'en est un, que la recherche et surtout l'affectation du mot « rare ». Horrible défaut celui-là, qui recouvre en vain la débilité de la conception, le flou de la pensée, et qui est tout contraire à cette première qualité de la prose : la clarté. Vive le mot juste, honni soit le mot rare! On écrit pour se faire comprendre. J'avouerai que la luxuriance verbale, telle qu'elle se présente chez un Rabelais par exemple, peut donner à l'expression une puissance de jaillissement incomparable. Mais il y faut peut-être, sans compter le génie de Rabelais, la plasticité d'une langue en voie de formation, comme le français du XVI<sup>e</sup>. Encore, on a le droit de préférer Molière, dût-on en chagriner M. Léon Daudet.

La qualité du style est faite d'impondérables. Celui très personnel de Charles d'Ydewalle, et qu'on reconnaîtrait entre mille, est de qualité rare. Prime-sautier, un peu négligé parfois, dans son excès d'aisance. L'écrivain fait songer alors à ces dandys dont le comble de l'élégance était de présenter un visage mal rasé. Rapide et pittoresque, d'un seul coup de pouce il sculpte une statuette. Il court, il vole, il étincelle, et nous le suivons sans fatigue, commodément enfoncés dans nos fauteuils. C'est un style à ondes courtes et qui a remis les signes de ponctuation au magasin des accessoires. Cette prose coupée manque nécessairement de la longue mélodie de la phrase périodique. Elle ne soulève jamais la vaste houle majestueuse et émouvante des mots... Mais n'en concluez pas qu'elle manque de tout élément musical, de toute mélodie intérieure.

Il n'est pas de bonne prose, fût-elle la plus coupée, fût-ce celle de Voltaire ou de Paul-Louis Courier, qui ne soit un mouvement, qui ne soit une mélodie logique, incarnée dans un rythme discret, d'ordre musical. La mesure de ce rythme est infiniment variée et partant indéfinissable. Mais il faut que le rythme soit continu. Car il passe un courant à travers une page bien écrite : c'en est le signe. Tout défaut de clarté, toute discontinuité logique, toute faute de rythme interrompt le courant. C'est la marque du mauvais style, et la seule, je crois, que le courant ne passe pas... Nous ne disons nullement, bien entendu, que la continuité logique doive exclure l'imprévu, le brusque tournant, le raccourci... Tout cela donne au contraire vigueur au style. Mais il faut que le courant passe. Il faut que chaque phrase, chaque membre de phrase soit si clair que le lecteur ne perde jamais contact, et qu'il n'ait jamais besoin de retourner en arrière. Il faut qu'il se sente emporté d'un mouvement si naturel et si aisé, qu'il ait constamment l'impression que la phrase qu'il vient de lire était nécessairement appelée par la phrase précédente. Mais il faut en même temps que le mouvement soit si vif et si inattendu dans ses méandres ou ses raccourcis, que le lecteur se sente conduit, emporté par lui, sans éprouver jamais la tentation de le devancer. Que de textes qu'on n'a le courage de lire qu'en diagonale!... Ce ne sont point ceux de notre ami. Ils laissent toujours passer le courant. C'est qu'ils ne répondent pas mal, ce me semble, aux exigences que je viens d'essayer de décrire... en pensant à lui. Ils ont le rythme intérieur, l'imprévu, le raccourci et le mouvement endiablé. Ils ne manquent peut-être un peu que

de concentration, de nœuds et de replis, pour atteindre à la délicatesse de lignes ou à la solidité marmoréenne des maîtres, ces *rari nantes in gurgite vasto*. Nous avons le droit d'être ambitieux, très ambitieux, pour le talent de Charles d'Ydewalle.

HENRI GOFFINET.

## En quelques lignes...

Il y a vingt ans

Nous avons revu, en ces jours anniversaires, cette hauteur dominant Liège où se déroula, voici vingt ans, la première scène de la guerre. C'était la même chaleur torride et la même odeur des mûres dans les bois.

Nous avons songé à tous ces hommes qui vécurent dans ces paysages des heures dont aucun n'avait pu, avant cela, imaginer l'atrocité.

Dans la déroute du premier choc, le 9<sup>e</sup> de ligne et le 1<sup>er</sup> chasseurs avaient tiré l'un sur l'autre, croyant viser l'ennemi. Les abris n'existaient pas encore et la pluie des shrapnells tombait sans que les soldats se rendissent bien compte de ce qui leur arrivait. Ils culbutaient dans les premières tranchées, marchaient de l'avant et demandaient à se battre, alors qu'ils étaient déjà, depuis des heures, en pleine bataille.

La plupart des blessés que nous allâmes, à l'aube, ramasser sur le champ jonché de morts avaient reçu une telle commotion qu'ils déliraient, à moitié fous, l'écume aux lèvres. Ils répétaient : « Oh! ces vaches, faites donc taire ces vaches ! » Pendant toute la nuit ils avaient entendu les meuglements obsédants des pauvres bêtes que les fermiers avaient dû abandonner dans les prés, sans les traire. Ces cris les poursuivaient. Ramenés dans les ambulances improvisées, couchés dans des lits de fortune, les plus gravement atteints ne purent même pas mourir tranquilles. Les Allemands choisissaient comme cibles les drapeaux de la Croix-Rouge et il fallait soigner les blessés dans l'obscurité et l'inconfort des caves. Ceux qui se rétablissaient passaient secrètement la frontière, malgré l'étroite surveillance des Allemands visitant les hôpitaux. Des soldats alsaciens désertaient en masse. Les premiers blessés ennemis qui furent hospitalisés à Liège ne doutaient pas qu'ils fussent déjà à Paris. L'un d'eux, contemplant de la fenêtre de sa chambre un pylône téléphonique, croyait, de bonne foi, voir la tour Eiffel.

Mais les occupants des forts, atrocement brûlés, réclamaient à boire. Il fallait avoir le courage de leur refuser les quelques gouttes d'eau qui les eussent tué. D'autres criaient après leurs enfants. Les coups de canon et l'éclatement des obus leur donnaient d'effroyables réponses.

Cependant, au Sart-Tilman même, dans une ferme abandonnée, une femme accouchait. Un petit garçon naquit, dans le sifflement des balles, non loin de l'endroit où les uns après les autres les arbres étaient fauchés. Il doit avoir aujourd'hui vingt ans. L'âge d'homme. Le paysage a repris sa sérénité. Mais la sirène des usines avoisinantes vient, par instants, ressusciter les souvenirs lugubres. Et dans le ciel, chaque soir, la flamme des hauts fourneaux met des lueurs de sang.

Pois de senteur

Ils font, au jardin du curé, une haie toute parfumée. Ceux des fleuristes, aux éventaires, sont de forme plus régulière, de nuance plus délicate. Mais les papilionacées que voici n'ont pas oublié de déplier leurs ailes. Et c'est cela qui donne aux hautes tiges inclinées ce frémissement. On songe aux mâts du navire sous les Tropiques, quand se pose, pour la joie des matelots, un vol bigarré d'oiseaux des îles.

Les pois de senteur ont réussi malgré la sécheresse. Leurs cousins pauvres, les pois comestibles, leur envient leurs belles couleurs, leur balancement dédaigneux et la fréquentation des abeilles.

La maman du curé fait les bouquets pour Notre-Dame. Elle cherche les fleurs les plus blanches et son sécateur est adroit. Mais les pois de senteur échappent à la pieuse moisson. Ce ne sont pas de ces offrandes qui conviennent à l'autel. La maman du curé sait cela d'instinct, ou par quelque habitude de vieille sacristine. Il faut, pour que la Vierge repose avec amour le regard de ses yeux baissés sur les vases blanc et or, des fleurs plus champêtres, des parfums moins capiteux. Voici la grande marguerite, qu'on appelle aussi le « Saint-Jean »; et voici les phlox en bouquets, et les glaïeuls en gerbes hautes. Les pois de senteur ne sont pas des fleurs « catholiques ».

On les trouve cependant au jardin du bon curé. Mais à la manière d'un joli scandale. Comme les boucles d'argent sur les chaussures fatiguées de l'humble desservant; comme l'image sur parchemin, cadeau de M<sup>me</sup> la douairière, aux pages du bréviaire luisant de « haulte gresse »; comme l'improvisation, sur des airs de la *Veuve joyeuse*, de l'organiste qui a bu une « fine » de trop, le jour de la première communion.

Groseilles mûres

On en retrouve quelques-unes, les dernières, sous les feuilles qu'il faut relever. C'est comme qui dirait d'une glane. Mais gardez-vous bien des piquants.

Les groseilles mûres, trop mûres ont la peau qui craque de partout. Leur couleur d'or bruni les désigne aux guêpes voraces. Si bien qu'en écrasant entre vos doigts la pulpe plus juteuse qu'il ne faudrait, vous courez le risque d'imiter le petit dieu Amour. Lequel, nous enseignent les poètes, sur la foi de l'*Anthologie*, fut piqué d'un dard cruel. Le sujet a fait fortune chez tous les amateurs de rondeaux et d'apologues. Car la piqûre de guêpe (ou d'abeille) n'est rien, paraît-il, en comparaison des blessures de Cupidon.

Mais les souvenirs mythologiques sont poussière sur la tranche des livres. Sous les groseilliers en haie, à la quête des baies mûres, je songe aux étés de mon enfance. Le jardin de grand'mère nous paraissait plus vaste. Il y avait un verger où nous jouions au chat-perché, et des recoins propices aux araignées et aux surprises du cache-cache. Les framboises étaient à droite, les groseilles de l'autre côté. Un tout petit arbuste en portait de rouges, poilues et rêches. On les mangeait en guise de rafraîchissements, à la fin d'une partie de barres. Et tandis que j'écarte une branche où pendent encore quelques baies mûres, trop mûres, je retrouve, au fond de la gorge, avec la saveur acide de la pelure et la saveur sucrée de la pulpe, tout le goût âcre et délicieux de mes dimanches d'enfant, des dimanches « avant les vêpres » au jardin de notre grand'mère.

Sur le zinc

Chez un bistro verviétois. Lendemain de grève perdue. Les ouvriers font cercle autour de l'orateur.

L'orateur a l'habitude. Il s'appuie au comptoir, du même geste désinvolte que devait avoir Bellac à la cheminée, dans le *Monde où l'on s'ennuie*. Ici, l'on n'a garde de s'ennuyer. Car le bonhomme a du bagout. Et, ce qui est plus rare, du bon sens.

Il commence par dénoncer l'hypocrisie des meneurs syndicalistes, de ces « permanents » dits « promeneurs » qui jetèrent la classe ouvrière dans une aventure sans espoir. Le Wallon dans les mots brave l'honnêteté. Il ne s'agit pas d'une discussion académique. Mais tous les mots font balle chez cet auditoire surexcité par vingt semaines de privations et le triste bulletin de défaite. Aux tisserands qui se contentaient d'une indemnité de 45 francs par semaine, il n'est pas difficile d'opposer, pour les vouer aux gémonies, les dirigeants appointés à 2,000 francs par mois.

Ce qui révolte surtout ces menés... malmenés, c'est la pleutrierie de leurs chefs. Par contraste, la crânerie de certains patrons a fait l'admiration du populaire. « Quand on songe, tonne l'orateur, que des voyous se sont acharnés sur les vendeurs du *Travail!*... » Car il est vrai que, pareils à ces roitelets barbares qui faisaient expier au messager les mauvaises nouvelles qu'il apporte, des militants rouges ont prétendu infliger aux porteurs de leur propre gazette le châtement que méritait, l'eussiez-vous cru? la « manchette » de la capitulation!

Comme d'un mal sort toujours un bien, — c'est la conclusion de ce meeting sur le zinc, — l'orateur croit à la ruine des syndicats politiques, à l'avènement de l'ouvrier qualifié, à la renaissance de l'industrie du drap dans une ville dégoûtée des mauvais bergers. Acceptons-en l'augure.

#### Philosophie d'une grève

Ainsi se termine, par un retour au bon sens, une aventure de quelque vingt semaines. Portera-t-elle ses fruits de sagesse? Pourquoi pas?... Dans toute bataille il y a un vaincu. Le vaincu, c'est, en l'occurrence, le délégué du syndicat, représentant d'un groupe politique. Et ceci est gros de conséquences.

Le parti socialiste avait fini par mettre la main sur toutes les organisations ouvrières. Au nom de la lutte des classes, il prétendait imposer son idéologie périmée, sa tactique d'obstruction systématique, ses cotisations de combat. Tisserands et laveurs en sont bien revenus. Ils se rendent compte, maintenant que la grève a échoué, que leur intérêt mieux compris est de discuter avec les patrons directement, sans intermédiaires (ils disent déjà : sans parasites), le cahier des charges, les droits et devoirs de l'employeur et du salarié. On parle beaucoup de l'organisation corporative. Le moment n'est-il pas venu de s'évader du domaine des principes et de tenter, hardiment, sur le terrain déblayé par les faits, une réforme du système économique-social?

L'histoire des corporations nous enseigne — et l'histoire des syndicats qui leur font suite — que toute ingérence de la politique à l'atelier, à l'usine se traduit tôt ou tard par des conflits qui mettent en péril la vie même de la cité. Il n'est pas bon que des excitateurs professionnels posent aux redresseurs de torts. Car ils finissent par inventer des griefs, sous le fallacieux prétexte de mériter leur prébende et leur titre. Certes, les patrons verveux sont montrés sévères dans leur réaction vigoureuse. C'est l'histoire de tous les coups de barre. Mais on peut espérer que, par le moyen des conversations directes, l'équilibre nécessaire se rétablira sans tarder. Toute manœuvre de représailles serait impolitique et odieuse. L'heure est venue de recoudre. La grève, qui a marqué la ruine du socialisme gréviculteur, pourrait bien signifier l'avènement d'un ordre nouveau.

#### Rassemblement mondial

Plus pressées que les hirondelles, des femmes ont décidé de tenir ces jours-ci, à Paris, un « rassemblement mondial ». La circulaire qui convie toutes les femmes universitaires de Belgique à participer aux manifestations leur explique, sur un ton assez peu académique, qu'il s'agit de dresser « le grand cahier des revendications féminines » et de s'unir pour faire « un rempart contre la guerre et un obstacle infranchissable à la terreur fasciste ».

Il y a des perles dans ce papelard adressé aux intellectuelles. Les jeunes filles de chez nous qui travaillent dans les laboratoires paisibles ou entre les murs des bibliothèques silencieuses, les femmes-médecins préoccupées de leurs malades, les femmes-professeurs tout entières consacrées à leurs élèves auront probablement été fort étonnées d'apprendre que c'est « devant la colère des femmes et face à leurs efforts que les privilégiés alarmés recourent à la violence fasciste pour mieux les assujettir et en faire les servantes militarisées de leurs fins guerrières »!

Mais ce n'est pas à calmer cette prétendue colère que le « comité mondial d'initiative » invite les femmes. Au contraire, il les conjure.

Mais ce n'est pas à calmer cette prétendue colère que le « comité de se rallier « aux groupements les plus combattifs du monde intellectuel ». Il n'y a que les pacifistes pour entendre ainsi la paix! Là-dessus, les femmes belges, pondérées par nature et pratiques par tradition, ont haussé les épaules. Elles savent bien que le meilleur moyen de sauver l'humanité et leurs fils, c'est d'élever ceux-ci, non pas d'après un vague code humanitaire et internationaliste, mais d'après les commandements chrétiens d'amour, de justice, de noblesse, de droiture et de prudence qui seuls sont susceptibles d'apporter au monde la paix qui le délivrera.

« Il faut empêcher que ces fils soient enrôlés et exercés en vue de l'abominable carnage », dit-on encore aux mères. Mais les mères de chez nous ne sont pas sottes. Et jamais l'une d'entre elles ne s'est avisée, sous prétexte de supprimer les vols et les assassinats, de tirer les verrous et d'ouvrir toute grande la porte de la maison.

#### De « David Copperfield » au « Nouveau Testament »

Peu de temps avant sa mort, Dickens fut accusé, sur la foi d'un passage d'*Edwin Drood Mystery*, d'irrespect religieux. Il protesta de ses sentiments de vénération pour la vie et les leçons du Christ, faisant état, à cette occasion, d'une *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* qu'il avait rédigée pour ses enfants.

Il demanda cependant que cet écrit ne fût pas publié, priant ses héritiers de le conserver dans leurs trésors de famille et pour la seule édification de leurs propres enfants. Ce n'est que ces derniers mois, à la mort du fils cadet de Dickens, qu'on put espérer une prochaine édition du manuscrit. L'ouvrage paraît aujourd'hui et l'on est charmé par un récit d'une grâce, d'une tendresse, d'une fraîcheur inimitables. L'*Evangile* a été souvent conté aux enfants, mais la plupart du temps, les narrateurs en ont déformé la simple grandeur par un ton ennuyeux, niais ou trivial.

L'auteur de *David Copperfield* connaissait trop bien l'âme des enfants pour ne pas s'en servir mieux que personne pour les introduire dans le royaume où seuls pénètrent ceux qui leur ressemblent.

Il leur fait entendre à merveille la loi d'amour que Jésus est venu enseigner sur la terre afin que, dès ici-bas, les hommes comprissent pour quel don et pour quel bonheur ils étaient faits. Il fallait ce conteur de génie pour faire ressortir le merveilleux de la divine aventure, pour la montrer ainsi, plus vraie à mesure qu'elle devient plus extraordinaire. Les miracles brillent comme des étoiles éclatantes dans le récit évangélique et rien n'y est terrible

qui ne s'accompagne d'une extrême douceur. Dickens n'a pas pris le ton du clergymen. La sagesse se dégage de l'histoire qu'il écrit, non comme un sermon, mais comme une flamme droite et claire, comme une harmonie séduisante. Et l'on ne sait si c'est la touchante pudeur de l'écrivain ou la richesse même des images naïves qu'il évoque qui rend cet effet d'extrême sobriété. Depuis quatre-vingt-cinq ans, Dickens était l'ami des enfants. Avec cette *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, avec ce *Nouveau Testament*, il leur a légué le meilleur de son cœur et de son talent.

#### Oraison funèbre

La malle à gros clous et à poils de chèvre qui suivait les héros de Balzac dans la capitale n'est plus qu'un souvenir romantique. En vain les poètes et les enfants la cherchent-ils au grenier de leurs rêves. Elle a disparu avec les derniers lambeaux des robes de soie puce et les fleurs fanées des cabriolets.

Nous ne conservons plus rien! Pas même le petit navire que l'audace de notre enfance lança dans la première vague de la mer, pas même le drapeau que notre jeune courage planta sur le fort de sable, à l'heure de la marée.

Vieilles toilettes et vieux joujoux, vieilles malles et vieilles choses! Tout cela s'en est allé au feu, à l'encan. Hélas! On pense aux parfums, aux trésors que le jeu difficile d'une serrure rouillée, jadis, nous livrait.

La malle d'osier que l'on emplissait, au temps plantureux d'avant-guerre, de tout le linge de la maisonnée et qui, vide, servait aux enfants pour jouer la scène de *Moïse sauvé des eaux*, la malle d'osier elle-même achève de pourrir en quelque coin humide.

La malle se meurt, la malle est morte et personne, sinon moi, ne songe à prononcer son oraison funèbre. Elle s'est démodée comme les crinolines et les gibus. Et c'est à ce point que si vous vous entêtez à en traîner une avec vous dans votre prochain voyage, les employés des gares vous soupçonneront de transporter un cadavre. Car à quoi sert une malle aujourd'hui, sinon à contenir une femme découpée en morceaux? Pour ce qui est des robes, elles tiennent par douzaine dans une petite valise. Cuir, fibrine, pégamoïd, ou façon pécarri, peu importe. La valise est de toutes les excursions et de tous les plaisirs.

Ce qui ne veut pas dire que le plaisir est pour ceux qui, par galanterie la doivent porter ou pour les honnêtes voyageurs menacés dans leur sécurité par un filet particulièrement encombré de bagages.

#### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeront beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur. . . . .	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays . . . . .	28 belgas

## Le bienheureux HENRI SUSO et son temps

L'APOSTOLAT EXTÉRIEUR DE SUSO

Suso atteignait maintenant sa quarantième année. Sur l'ordre de Dieu, il avait abandonné ses dures pénitences, car son corps épuisé n'en pouvait plus. Nous aimerions penser que l'habitude de souffrir lui avait rendu la souffrance moins dure, mais il n'en est rien. Aussi versa-t-il des larmes de jubilation à la pensée de toutes les tortures qu'il n'endurerait plus. « Ah! mon cher Seigneur, s'écria-t-il, qu'il fera bon désormais prendre un peu d'agrément!... Je boirai du vin et de l'eau quand j'aurai soif, et je dormirai sur mon grabat de paille, au lieu de reposer sur la ceinture garnie de clous qui meurtrissent ma chair. Combien de fois n'ai-je pas désiré, avec gémissement, jouir encore de cette satisfaction avant de mourir? Assez longtemps j'ai maltraité mon corps... Enfin, l'heure est venue de prendre un peu de repos... » Ces folles pensées et d'autres encore lui troublèrent l'esprit pendant plusieurs semaines. Hélas! dit le texte, il ne savait pas ce que Dieu lui réservait.

Un jour qu'il méditait sur la parole de Job : « *Vita milita super terram* », voici qu'il perdit l'usage de ses sens. Un jeune homme de belle taille lui apparut, qui portait à la main des solerets de chevalier et les autres pièces d'une armure. Il les tendit au Serviteur en disant : « Tu as servi comme écuyer pendant assez longtemps; Dieu veut maintenant t'armer chevalier. » Suso regardait avec étonnement ses pieds chaussés de fer. « Qu'est-ce qui m'arrive? se demandait-il. Faut-il vraiment que je sois chevalier. Je préférerais vaquer à mon bien-être... Pourtant, si Dieu insiste, je ne puis refuser, mais alors qu'il me fasse gagner mes éperons au cours de quelque joute. J'y aurai plus d'honneur... » Le jeune homme lui répondit en riant : « Sois sans crainte. Les combats ne te manqueront pas. Quiconque veut batailler virilement dans l'ordre de la chevalerie spirituelle devra livrer des assauts infiniment plus durs et plus nombreux que ceux des chevaliers de ce monde. » Effrayé, le Serviteur s'écria : « Hélas! mon Dieu, quel est donc ton nouveau dessein sur moi? Je me croyais au bout de mes peines et voici seulement qu'elles commencent. Suis-je donc le seul pécheur qu'il y ait au monde, et faut-il que tu exerces continuellement tes verges sur le pauvre que je suis, quand tu en épargnes tant d'autres? Depuis ma plus tendre enfance tu n'as cessé de me tourmenter; je croyais que c'était fini... »

« Non, ce n'est pas fini, répondit une voix intérieure. Jusqu'ici, tu te frappais toi-même et tu cessais quand tu voulais, par pitié pour ton corps. Je te livrerai maintenant sans défense aux mains des étrangers, qui fouleront aux pieds ta réputation, et tu souffriras plus d'être ainsi humilié que de la croix acérée qui ensanglait jadis tes membres. Malgré toutes tes mortifications, ta nature tendre et sensible vit encore et elle cherche l'amitié. Il arrivera désormais que là où tu crois trouver affection et fidélité, tu ne rencontreras que trahison et déboire, et si tu réussis à garder un ami dévoué, la vue de tes maux le remplira d'une telle pitié qu'il sera encore plus malheureux que toi.

» Enfin, grâce aux consolations que je t'ai prodiguées, tu es encore comme un nourrisson qui goûte avec bonheur le lait maternel. Ce lait, il faut que tu en sois sevré. Dieu et le monde t'abandonneront en même temps. Tout ce qui te reste encore comme joie et comme consolation, tout doit t'être enlevé. »

(1) Voir la *Revue catholique* du 27 juillet.

On imagine l'épouvante de Suso en entendant ce programme. Il se mit à trembler de tous ses membres et tomba sur la terre, les bras en croix, suppliant Dieu avec des cris de détresse d'éloigner de lui cette épreuve. Mais il ajouta aussitôt : « Si, toutefois, tu le veux ainsi, que l'ordre de ta Sagesse éternelle s'accomplisse ! » Il reçut cette réponse : « Prends courage. Moi-même, je serai avec toi ; et ma grâce t'aidera à surmonter tous les obstacles ». Fortifié, le Serviteur se releva, et il se livra entre les mains de Dieu.

Il avait mené jusqu'ici une vie retirée, vaquant à la contemplation et au développement de sa vie intérieure. Dieu lui ordonne maintenant de quitter sa cellule et d'aller à la recherche des âmes. Les tribulations qu'il endura de ce chef sont innombrables, mais innombrables aussi furent les âmes qu'il ramena à Dieu. Sa nouvelle vocation l'obligea désormais à des pérégrinations presque constantes et nous le verrons, le bâton de voyageur à la main, parcourir la Suisse, l'Alsace, les bords du Rhin, prêchant dans les villes et dans les campagnes et aussi dans ces couvents de Dominicains qui seront la seule halte réconfortante de sa vie. Malgré les réticences charitables dont il enveloppe à maint endroit son récit, nous sentons que le moine qui l'accompagne — les Dominicains voyageaient deux par deux — est généralement un frère ignorant et grossier. Au reste, on ne devait guère s'empresse d'accompagner un religieux tel que Suso, presque toujours perdu dans la contemplation, insouciant du gîte et du couvert, peu curieux de nouvelles, et que l'on sentait toujours prêt à quelque accès de zèle intempestif, dont lui et son compagnon auraient à souffrir.

Sa tête n'a-t-elle pas été mise à prix dernièrement dans un village de Souabe ? Il s'était joint à la foule qui entourait un grand crucifix de pierre, d'où découlait, disait-on, un sang vermeil. Comme beaucoup d'autres, Suso avait pris du sang sur son doigt pour l'examiner, et plus tard, répondant au désir des notables, il avait rédigé une relation du fait, mais sans conclure. Or, voici qu'on l'accuse maintenant d'avoir badigeonné lui-même le crucifix dans une intention de lucre, et la foule furieuse l'a recherché de tous côtés pour le faire mourir.

Une autre fois, comme il pria dans une petite chapelle que des voleurs avaient pillée pendant la nuit, c'est lui que l'on a accusé d'avoir dérobé les cierges et les images de cire, apportées par la dévotion des fidèles, et chacun l'a montré du doigt dans la ville, pendant plusieurs jours.

Mais tout cela n'est rien à côté de ce qui lui arrivera quelques années plus tard, pendant la grande peste (1348). Le terrible fléau sévissait en Allemagne, décimant les villes et les campagnes. Dans l'espace de quelques mois seize mille personnes moururent à Strasbourg et quatorze mille à Bâle. Les bruits les plus étranges couraient sur l'origine du fléau. De graves savants l'attribuaient à la conjonction du Bélier de la Vierge et de Mercure, tandis que le peuple, qui cherche toujours à venger ses malheurs sur un bouc émissaire quelconque, accusait les Juifs d'avoir empoisonné les puits. On en massacra douze mille rien qu'à Mayence, et là où ils échappèrent à la mort, ils furent traqués et proscrits. Méprisant la contagion, les Prêcheurs multipliaient leurs courses apostoliques, et nous trouvons Suso s'acheminant vers une ville du Rhin où il doit prêcher. Il est accompagné d'un frère lai qu'il eût volontiers laissé au couvent, car il lui a déjà joué des tours pendables, mais ses supérieurs le lui ont imposé. Une grande foire se tenait en ce moment dans la ville en question, et dès leur arrivée à l'auberge, le frère déclare qu'il restera près du feu pour se chauffer, tandis que Suso ira vaquer à ses affaires. Toutefois, à peine Suso a-t-il tourné les talons, que son compagnon s'attable avec des marchands forains et des charlatans qui le font boire plus que de raison, et le querellent ensuite sous prétexte qu'il leur a volé un fromage. Des lansquenets qui surviennent se mêlent à la discus-

sion, l'enveniment, et de coups de langue en coups de langue, ils en arrivent à accuser le moine de transporter avec lui du poison. Tout ce tapage attire la foule qui prend parti contre le frère, et celui-ci, ne sachant comment se tirer d'affaire, a une inspiration diabolique : « Ecoutez, leur dit-il, et j'avouerai tout. Pour moi, vous le voyez, je ne suis qu'un pauvre imbécile auquel on se garderait bien de confier une mission, mais mon compagnon, lui, est un homme de grand entendement, et l'Ordre lui a remis secrètement des sachets de poison qu'il doit verser dans tous les puits qu'il trouvera sur son chemin, d'ici en Alsace où il se rend. Hâtez-vous de le saisir, car il a pris un de ces sachets qu'il va jeter dans le puits de votre ville, pour que tous ceux qui sont venus à la foire périssent empoisonnés. Ne voulant pas être son complice, je suis resté ici, mais sachez que son sac à livres est rempli de poison et de ducats, que lui et les Dominicains ont reçus des Juifs pour commettre ce crime ».

Là dessus, la population s'ameute et crie : « A mort, à mort, à mort... ! » L'un saisit une pique, l'autre une hache, le troisième une dague, ou ce qu'il trouve sous la main, et chacun de se précipiter dans les ermitages et les maisons environnantes, où l'on croit trouver le Serviteur, enfonçant les portes, éventrant les matelas, jusqu'à ce que tout le champ de foire soit en rumeur.

Il y avait là, cependant, quelques braves gens qui connaissaient Suso et qui prirent sa défense, mais on ne les écouta pas, et comme le Serviteur continuait à ne pas paraître, on mena le frère au bailli du lieu, qui semble avoir vu clair aussitôt car il l'emprisonne.

Cependant, Suso ne se doutait de rien, et quand il revint à l'auberge, il ne fut pas peu surpris d'entendre les cris de mort de la foule, et l'abominable accusation qui pesait sur lui. A grand'peine il réussit à s'échapper, et courut chez le bailli qui voulait châtier sévèrement le frère, mais Suso intercédait tant et si bien qu'il obtint sa grâce. Il se croyait hors de danger, lorsqu'il se trouva tout à coup entouré par une populace furieuse qui criait : « Le misérable a acheté sa grâce chez le bailli. Tuons-le !... Tuons-le... ! » Les uns proposaient de le noyer, les autres de le jeter dans les fours de la ville. Un paysan énorme, vêtu d'un justaucorps couleur de rouille, saisit une longue pique et la brandissant au-dessus de la foule, il cria : « Oyez, mes maîtres, le seul supplice qui convienne à ce parpaillot, c'est de lui passer ce fer à travers le corps, comme s'il était un crapaud venimeux, et de le clouer là-haut, contre la muraille. Nous laisserons son corps immonde se dessécher au vent, en exemple aux passant qui le maudiront, afin qu'il n'ait de repos ni dans ce monde ni dans l'autre. Le misérable coquin ne l'a pas volé. »

Suso mourait de peur, et des larmes coulaient sur ses joues. Il y avait autour de lui quelques personnes sensées qui pleuraient aussi et jetaient les bras au ciel, mais elles n'osaient rien dire, de peur d'attirer sur elles la fureur de la canaille.

Le jour tombait, et le pauvre Suso aux abois courait de droite à gauche, frappant aux portes, mais partout il était durement repoussé. Il se sentit perdu. Ses persécuteurs resserraient leur cercle autour de lui... Épuisé de terreur et d'émotion, il tomba à genoux, et levant vers le ciel ses yeux gonflés de larmes, il s'écria :

« O Père des miséricordes, quand viendras-tu à mon secours ? As-tu donc oublié ta grande tendresse pour moi, et dois-je encore décider, dans un cœur mort à tout sentiment, s'il m'est plus agréable d'être noyé, brûlé, ou transpercé d'un fer aigu, puisqu'il ne me reste plus qu'à choisir entre ces différentes morts ? Je te recommande mon dernier souffle. Prends en pitié le sort qu'on me prépare, car ils approchent, ceux qui veulent me tuer... »

Cette plainte douloureuse fut entendue par un prêtre. Il se fraya un passage jusqu'à Suso, et l'arrachant à ses persécuteurs, il l'emmena dans sa maison. Le Serviteur y passa la nuit, et le prêtre favorisa, le lendemain matin, son départ.

## L'APOSTOLAT DE SUSO AUPRÈS DES RELIGIEUSES

Le secours assuré que Suso trouvait toujours en Dieu au moment suprême n'empêchera jamais sa volonté de frémir devant le sacrifice, ni sa nature de chanceler sous la croix, et nous retrouverons tout le long de son existence cette antinomie profonde entre un tempérament doux et timide qui redoute la souffrance, et une destinée tragique, où elle surabonde. Dans un de ces débats amoureux avec Dieu, où Suso accablé de maux demande raison à son Maître des tortures qu'Il lui inflige, il décrit éloquentement la grande sensibilité de sa nature : « Seigneur, s'écrie-t-il, tu m'es témoin qu'un cœur compatissant a toujours battu dans ma poitrine. Jamais je n'ai vu le pauvre ou le malheureux sans éprouver pour lui une pitié profonde, et le mépris qui le frappait tombait douloureusement sur mon cœur. Tous mes compagnons peuvent me rendre cette justice. Je n'ai jamais aggravé leur cause devant les supérieurs ni devant qui que ce soit. Au contraire, je les excusais dans la mesure du possible. Si je ne pouvais pallier une faute, je gardais le silence, ou je m'enfuyais pour ne pas entendre. Aux calomnies je témoignais une affectueuse confiance, pour leur rendre l'estime des autres. On m'appelait le père des pauvres, l'ami intime de tous les amis de Dieu. Celui qui venait à moi pour épancher sa peine me trouvait toujours prêt à le consoler, et il me quittait joyeux, car je pleurais avec ceux qui pleuraient, je me désolais avec ceux qui étaient tristes, pour les ramener tous à Dieu maternellement. Quelles que fussent les avanies dont on m'accablait, il suffisait que mon insulteur me jetât un bon regard, et tout était oublié pour l'amour de Dieu. Mais je n'ai pas eu seulement pitié de mes frères, les hommes; les plaintes de vos plus petites bestioles, ô mon Dieu, de vos plus petits insectes, de vos plus petits oiseaux frappaient mes oreilles et mes yeux et transperçaient mon cœur, et si je ne pouvais les aider dans leurs besoins, je suppliais Dieu avec soupirs de le faire lui-même. Tout ce qui vit sur la terre trouvait auprès de moi tendresse et pitié. »

Cette compréhension si profonde de la détresse d'autrui devait rendre Suso particulièrement expert dans le maniement des âmes. La richesse de nuances de son propre tempérament le préparait surtout à comprendre l'âme féminine, avec ses élans de générosité et ses retours de sensibilité sur elle-même. Certes, l'influence exercée par sa prédication publique fut considérable, mais son charisme principal est et reste celui de l'apostolat individuel. Suivons-le dans ces cloîtres replis d'âmes privilégiées qu'il conduit à travers les voies du renoncement jusqu'aux plus hauts sommets de la vie contemplative. De ces saintes maisons monte vers le Dieu d'amour une louange continue, chantée dans la joie comme dans la douleur, car si les grâces surnaturelles comme le discernement des esprits, la jubilation, le don de prophétie, la lévitation, l'extase récompensent fréquemment la grande fidélité des religieuses, elles sont soumises aussi à de dures épreuves, et les maladies du corps, les sécheresses intérieures, les tentations de désespoir, les scrupules obsédants les accablent parfois pendant des années. Que ce soit à Oetenburg, près du Zurich, à Töss, près de Winterthur, à Katharinenthal, sur le Rhin, ou à Adelshausen, près de Fribourg, le Serviteur les visitait souvent. Il arrivait toujours recru de fatigue, après avoir échappé aux dangers les plus divers, car, pour atteindre ces cloîtres, il lui fallait gravir des sentiers rocaillieux, traverser des gués débordés, suivre des chemins boueux, transformés en fondrières; heureux quand Dieu lui envoyait comme il le fit une fois, un joli petit cheval sellé et bridé, qui s'arrêta devant lui, pour lui offrir ses services. Il trouvait les Sœurs filant du lin à l'ouvrage, copiant des manuscrits dans la salle commune, ou bien à la chapelle, s'exerçant au chant liturgique. La cloche retentissait et elles se rendaient à la grille du chœur pour entendre la parole

du Serviteur. Il leur enseignait à laisser faire Dieu dans leur âme plutôt qu'à trop agir, et à accepter directement de la main de Dieu tout ce qui leur arriverait. « Ainsi, concluait-il, vous deviendrez malléables comme la cire que l'on approche du feu, et vous recevrez d'autant plus profondément l'empreinte du sceau divin. »

Parmi les moniales, beaucoup avaient été dirigées vers le cloître par Suso lui-même, non qu'il enseignât la même voie à toutes les âmes. Au contraire, il eût volontiers pris à son compte la parole de son ami Tauler : « Apprenez, disait-il, que si je n'étais prêtre et dans cette assemblée, je tiendrais à grand honneur de savoir faire des souliers. J'en ferais de mon mieux tout le long du jour, et je gagnerais ainsi mon pain à la sueur de mon front. » Mais Suso savait que certaines âmes ne se sauvent guère que dans le cloître, ou bien que là seulement elles atteignent leur plein épanouissement. Que d'avanies il avait dû subir parfois pour les y amener. Un frère tout épouvanté vint un jour l'avertir que le seigneur du burg voisin, auquel il faisait visite, avait demandé avec cris et menace où se trouvait Suso, disant qu'il passerait son épée à travers le corps de ce méchant moine, qui avait ensorcelé sa fille, en l'entraînant dans un couvent où elle menait, en compagnie d'autres folles, la vie la plus baroque qui fût, et plusieurs seigneurs, que Suso avait frustrés dans leurs amours et qui se trouvaient là, firent le même serment.

\* \* \*

Si ces conquêtes spirituelles étaient accompagnées de bien des vicissitudes, elles donnaient aussi au Serviteur des joies que nous pouvons ranger parmi les plus douces de sa vie, et à l'heure de l'épreuve, lorsque ses meilleurs amis l'abandonnèrent, les moniales lui demeurèrent invinciblement fidèles, car la justification spontanée du cœur est souvent plus conforme à la vérité qu'une condamnation basée sur la raison raisonnante.

Les âmes qui s'aiment en Dieu se doivent la vérité. Suso ne la ménageait pas à ses filles spirituelles, et quand Elsbeth Stäglin, qui avait tant goûté les hauts enseignements de maître Eckhardt, écrivit à Suso sans le connaître, le priant de la guider dans les mêmes voies, il lui répondit en la raillant doucement de son goût pour les sublinités : « M'est avis, écrit-il, que ces ambitions de haut vol ne conviennent guère à toi ni à tes pareilles. Il faut avoir des ailes pour planer sur les cimes. » Et il ajoutait que le premier acte de sa vie nouvelle devait être une bonne et sincère confession.

Or, Elsbeth, nous dit Suso lui-même, avait toujours mené la vie la plus pure et la plus exemplaire. Comme la confession auculaire ne pouvait avoir lieu, elle prit une grande tablette de cire sur laquelle elle inscrivit tous ses péchés. Au revers de la tablette, elle ajouta : « Mon gracieux seigneur, veuillez me donner l'absolution, afin de me ramener dans le cœur de Dieu, et permettez que je me nomme maintenant votre enfant, pour le temps, et pour l'éternité. » Puis elle enferma sa tablette dans une boîte scellée, et l'envoya au Serviteur par un messager.

Suso hésitait à prendre cette nouvelle charge quand Dieu lui fit savoir que telle était sa volonté. Il répondit donc à Elsbeth : « Sache que ton désir est accompli, et que la douce Sagesse en averti son serviteur. En effet, il se réjouissait en compagnie des anges, qui forment, chacun d'eux, une espèce distincte, lorsque tu t'es agenouillée devant lui, et que tu as posé ton visage sur son cœur. Le frère et les anges s'étonnaient bien un peu de ta hardiesse, mais il y avait tant de sainteté dans ton attitude qu'on te laisse faire. Ce que le Père céleste t'a départi de grâces merveilleuses pendant que tu reposais sur ce misérable cœur, tu le sais fort bien, et chacun pouvait s'en rendre compte, car ton visage était transfiguré quand tu t'es relevée. Il est donc évident que Dieu t'a

fait et te fera encore maint présent céleste par l'intervention de ce même cœur, pour la glorification de sa majesté divine et sa propre consolation. »

Nous avons dit que c'est Elsbeth Stäglin qui rédigea une bonne partie de l'*Exemplaire* et que Dieu l'éprouva longuement par la maladie. Comme elle avait adressé un jour au Serviteur une lettre particulièrement angoissée, Suso lui répondit : « Mon enfant, quand Dieu te frappe ainsi, tu penses sans doute que tes souffrances sont les plus grandes qui puissent être. Détrompe-toi. Le mal de chacun est plus proche de lui que le mal des autres, voilà tout. J'ai besoin de me répéter cela bien souvent à moi-même, car moi aussi je m'imagine que mes souffrances n'ont pas d'équivalent sur terre, mais il faut abandonner cela à la volonté de Dieu. »

« Peut-être ne devrais-je pas te faire cet aveu, continuait-il, mais l'amour divin me poussa à t'offrir mon épaule pour soulager la tienne du fardeau qui l'accable. Quand deux pauvres mendiants se rencontrent, ils ont du plaisir à bavarder ensemble, et pendant un peu de temps ils oublient leur misère. Je t'aurais bien envoyé le chiffon que j'ai arraché au chien, et que je garde comme modèle, mais j'y tiens tant que je ne puis m'en séparer. »

\* \* \*

En dehors des monastères cloîtrés que fréquentait Suso, il visitait certains couvents sans clôture, où les religieuses menaient une vie semi-pieuse, semi-mondaine, dangereuse pour leur salut. Parmi ces religieuses, il y en avait une que le Serviteur poursuivait de ses remontrances, car elle fréquentait les sociétés frivoles, mais comme elle était fort jolie, raconte Suso, elle ne voulait rien entendre.

Or, elle s'éveilla un matin, pourvue d'une énorme bosse, et elle dut quitter par nécessité, dit le texte, ce qu'elle n'avait pas voulu abandonner pour l'amour de Dieu.

On conçoit que les religieuses y aient regardé à deux fois avant de prendre comme confesseur un homme qui disposait de tels moyens. Une autre sœur, fort éprise de mondanités elle aussi, avait juré que Suso ne l'approcherait pas, et le Serviteur, décidé à conquérir son âme, cherchait par tous les moyens possibles à l'aborder. Or, un jour qu'elle était occupée avec ses compagnes à rouir du lin dans un champ, elle vit tout à coup Suso surgir de derrière un buisson. Furieuse, elle lui tourna le dos en s'écriant :

« Passez votre chemin, sire moine. Plutôt que de me confesser à vous et d'abandonner mes amourettes, je me ferai couper la tête. »

Tout étonné de cette algarade et rouge de confusion, le Serviteur se retira, mais il intrigua avec les autres religieuses pour que la Sœur récalcitrante lui fût amenée le soir, à la grille du parloir, et aussitôt il lui adressa ces paroles : « O belle et douce demoiselle, choisie par Dieu entre mille autres, pourquoi livrez-vous votre corps et votre âme au démon? Merveilleusement faite comme vous l'êtes au dedans et au dehors, il est impossible que vous vous donniez d'amour à un autre qu'au Seigneur Jésus. Je vous engage ma foi qu'il vous prendra pour épouse, et vous gardera sa fidélité parfaite, dans le temps et dans l'éternité. »

L'heure était bien choisie, dit le texte. Pénétrée de repentir, la religieuse leva vers Suso ses yeux baignés de larmes, et poussant un profond soupir, elle répondit : « Seigneur moine, je m'abandonne désormais à Dieu et à vous. Je renonce pour toujours à ma vie légère, et avec votre conseil et votre aide, je prends Dieu comme mon unique amour. »

Le manuscrit déclare qu'elle se convertit en effet, et que, dans le couvent cloîtré où Suso la fit entrer, elle devint une excellente religieuse. Les paroles qu'il lui adressa prouvent qu'il connaissait

bien les femmes, et qu'il ne messied pas d'ajouter un peu de miel aux vertueuses exhortations.

Le ministère de Suso ne s'adressait pas seulement aux âmes consacrées à Dieu; il avait reçu la mission spéciale de rallier les cœurs qui vivent dans le monde, et il cherchait avec le zèle brûlant que nous lui connaissons à convertir, comme il le dit lui-même, le gros et le menu fretin.

Tantôt la bonté de son accueil attendrit un pécheur, qui vivait loin de Dieu, depuis dix-huit ans, et le confesseur et le pénitent tombent dans les bras l'un de l'autre, versant, l'un des larmes de contrition, l'autre des larmes de reconnaissance.

Tantôt c'est un homme de qualité qui vient lui confier le désespoir profond qui le hante depuis des années, et qui l'a décidé à en finir avec la vie. Mais la tendresse compatissante de Suso l'arrache à son dessein funeste.

Que de fois des personnes du monde, accablées de doutes, de scrupules, de tentations, lui ouvrirent leur cœur! Toujours il les consolait avec des paroles toutes détremées de la bonté même de Dieu, et, redoublant de prières et de pénitence, il obtenait parfois de prendre sur lui la lourde croix dont il déchargeait les autres.

Cependant où la grande miséricorde de Suso éclate plus encore, c'est dans son attitude vis-à-vis des pécheurs publics. Il nous raconte lui-même, et avec quel tendre respect pour ces âmes égarées, qu'il y avait alors, de-ci de-là, dans le pays, bon nombre de femmes qui avaient appartenu au monde ou au cloître, et qui, « à cause de la faiblesse de leur tempérament », étaient tombées dans des fautes publiques. Les pauvres filles, craignant d'être repoussées, n'osaient avouer à personne leur détresse intérieure, de sorte qu'elles étaient souvent portées au suicide. Apprenant que le Serviteur avait une âme pleine de compassion, elles s'enthousiasmèrent à lui confier leur misère. Suso en fut si profondément peiné qu'il les reconforta du mieux qu'il put, et pleura avec elles. Il les secourut de toutes manières, risquant souvent sa propre réputation pour leur rendre l'honneur, et pour les remettre en grâce avec Dieu, laissant « la gent mal parlière », comme on disait au Moyen âge, jaser à sa guise. Mais celle-ci n'allait pas tarder à se venger.

#### EXIL DE SUSO — SA DERNIÈRE ÉPREUVE — SA MORT

Nous avons laissé Suso simple frère au couvent de Constance, lorsque la ville venait d'être frappée d'interdit. Il y resta tout le temps que dura la lutte de Louis de Bavière contre le Pape. Les religieux continuaient à célébrer leurs offices à l'intérieur du couvent, sans que personne pût y assister. Cela se prolongea jusqu'au jour où Louis de Bavière se proclama empereur, malgré l'opposition du Pape, ordonnant à tous les prêtres, sous peine de bannissement, de reprendre l'exercice du culte public (1334). Les Dominicains refusèrent d'obéir, et durent se disperser, sans que nous sachions où ils se réfugièrent. Nous ne retrouvons la trace de Suso qu'en 1343, lors du grand renchérissement des vivres, et il est prieur d'un couvent. D'où venait le brusque revirement dans l'esprit de ses frères? Peut-être voyant tout compromis du côté de la terre, cherchaient-ils à mettre leurs intérêts sous la garde d'un homme qu'ils savaient en bons termes avec le ciel?... Quant à Suso, il avait accueilli ce choix avec crainte et tremblement, car il savait, par un avertissement du ciel, que si Dieu avait souscrit à son élévation, c'était pour permettre à ceux qui le haïssaient de l'atteindre d'autant plus sûrement et de le précipiter d'autant plus bas. Dès le lendemain de son élection, le pain et le vin manquèrent au couvent. Inébranlable dans sa foi, le prieur réunit ses moines au chapitre, pour implorer avec eux le

secours de la Providence, mais certains frères grommelaient contre lui et le raillaient : « Quel imbécile ce que prieur!... disait l'un. Croit-il vraiment que Dieu va ouvrir son ciel et nous descendre de quoi boire et de quoi manger?... » L'autre reprenait : « Les imbéciles, c'est nous. Tous, nous savions qu'il n'y connaît rien en fait d'affaires temporelles, et qu'il est tout juste capable de bayer aux corneilles, en regardant le ciel. »

Cependant, on sonna à la porte, et Suso fut appelé par un chanoine de ses amis, qui lui tendit un sac d'argent en lui disant :

« Dieu m'a mandé cette nuit de venir vous aider à sa place. Voici vingt livres de deniers de Constance pour parer à vos premiers besoins. Le reste viendra plus tard. Ayez confiance en Dieu qui ne vous abandonnera pas. » En effet, tout le temps que Suso fut prieur, ses frères ne manquèrent de rien, et il arriva même à payer les dettes du couvent.

Cependant, il n'oubliait pas la passion douloureuse que lui avait prédite son Maître et, par maint signe, il sentait qu'elle approchait. Il rêva un jour qu'il montait à l'autel pour célébrer le saint Sacrifice et voici que les chantres entonnèrent la messe des martyrs. Suso, mécontent, tournait et retournait les feuilles du missel pour trouver quelque autre messe. Enfin, il s'écria avec humeur : « Pourquoi nous étourdir les oreilles avec vos martyrs? Ce n'est aujourd'hui la fête d'aucun d'eux. » Alors, les chanteurs le montrèrent du doigt en souriant et l'un dit : « Dieu trouve ses martyrs aujourd'hui comme il les trouvait jadis; prends-en ton parti et chante pour toi-même. »

Quelques jours plus tard, il se trouvait dans une ville, à l'époque des sombres journées qui précèdent Noël, et il sentit un tel accablement de tristesse que son cœur se fût brisé dans sa poitrine, dit-il, si ç'avait été possible. Tout l'abandonnait, et il n'y avait plus en lui que l'absence cruelle de ce qui peut servir d'appui, d'utilité, d'honneur, de consolation à une créature humaine. Et alors l'épreuve effroyable fondit sur lui.

\* \* \*

Il faut, pour l'expliquer, remonter un peu en arrière. Parmi les personnes que Suso avait retirées du vice se trouvait une femme qui, sous les dehors de la piété, cachait un cœur corrompu. Miséricordieux comme toujours, Suso l'avait admise parmi ses pénitentes, et il lui confiait le soin de collecter des aumônes pour le couvent. Cependant, il connut un jour, par une révélation divine, que cette femme le trompait et qu'elle était retournée à sa vie mauvaise; dès ce moment, il chercha à se libérer d'elle et de ses services. Furieuse, la méchante créature lui fit savoir que s'il persistait dans sa résolution, elle l'accuserait d'être le père de l'enfant qu'elle allait mettre au monde et qu'elle salirait sa réputation, autant qu'elle le pourrait, afin qu'il fût honni de tout le monde.

Suso fut terrifié lorsqu'il entendit ce langage. Il se demandait avec épouvante, dit le texte, jusqu'où irait le pouvoir que Dieu avait donné au démon pour le faire souffrir. Mais après avoir consulté Dieu et sa conscience, il résolut de rompre avec la méchante femme, quoi qu'il pût en advenir.

Le résultat ne se fit pas attendre. La mégère s'en fut de droite et de gauche, calomniant le Frère, et n'hésitant pas à se déshonorer elle-même, pourvu qu'elle pût traîner dans la boue son soi-disant complice. Elle disait à qui voulait l'entendre que l'enfant qu'elle venait de mettre au monde était le fils de Suso, et presque partout sa calomnie prenait créance. Le scandale était d'autant plus grand que la renommée de sainteté du Serviteur s'était répandue dans tous les pays et Suso était noyé dans une mer d'amertume.

« Seigneur, Seigneur, criait-il, moi qui me suis employé à faire honorer ton nom de près et de loin, voici que tu livres le mien au

mépris public... Jadis, tous les chrétiens au cœur pur me regardaient comme un saint homme, et cela me reconfortait; aujourd'hui, ils me considèrent comme le plus vil des hypocrites et des imposteurs. Mon âme est dans l'agonie. »

Un jour qu'il se livrait tout haut à son désespoir, une femme vint le trouver et lui dit : « Cessez de vous désoler ainsi, bon seigneur. Je vais vous donner le moyen de vous réhabiliter. Je prendrai l'enfant secrètement sous mon manteau et je l'enterrerai la nuit, ou je lui transpercerai le cerveau avec une aiguille. Une fois qu'il sera mort, les mauvais propos cesseront, et l'on vous estimera comme auparavant. » Suso répliqua d'une voix courroucée : « Femme cruelle et sanguinaire, veux-tu donc assassiner un pauvre petit innocent? En peut-il quelque chose si sa mère est une criminelle? Non, non, je te défends de verser une goutte de son sang. » Elle répondit avec colère : « Ce n'est pourtant pas votre enfant. Alors, pourquoi vous en soucier? » et tirant de sa poche un grand couteau effilé, elle ajouta : « Laissez-moi le tuer, après cela, vous serez tranquille. » « Silence! femme impure et diabolique, répondit Suso indigné, peu m'importe à qui cet enfant appartient, mais je sais que Dieu l'a créé, et qu'il a été durement racheté par le sang précieux du Christ. » Elle reprit impatientement :

« Si vous ne voulez pas que je le tue, permettez que je l'expose devant l'église, avec les autres enfants trouvés. Autrement, il vous coûtera cher jusqu'à ce qu'il soit élevé. » « J'ai confiance dans le Dieu du ciel, répliqua doucement Suso jusqu'ici il prenait soin de moi seul; maintenant il entretiendra un autre avec moi. Va me chercher l'enfant et apporte-le-moi en secret, afin que je voie. »

Lorsque l'enfant fut dans les bras de Suso, il lui fit un gentil sourire, et le Serviteur soupira en disant : « Faudrait-il donc tuer ce joli petit enfant qui me sourit? Plutôt souffrir tout ce qu'il plaira à Dieu. Pauvre petit orphelin, continua-t-il. Ton père t'a renié; ta mère te rejette. Puisque la permission de Dieu te donne à moi, pour que je sois ton père, j'accepte. Pauvre amour! Tu me regardes avec tes yeux candides, sans pouvoir parler. Et moi je te contemple, je t'embrasse, et je t'arrose de mes larmes. » Quand le petit garçon sentit les grosses larmes de Suso inonder son visage, il se mit à pleurer, lui aussi, et Suso et l'enfant mêlaient leurs larmes. « Tais-toi, mon amour, tais-toi, mon enfant chéri répétait Suso. Faudrait-il donc te tuer parce que je dois t'acheter par une si dure épreuve? Non, non. Je ne te ferai aucun mal; bien plus, tu seras à la fois l'enfant de Dieu et le mien. Tant que Dieu me donnera une bouchée de pain, je le partagerai avec toi, et je souffrirai avec patience tout ce qui pourra s'ensuivre. »

Ces paroles touchèrent si fort la femme qui voulait tuer l'enfant, qu'elle éclata en larmes, et Suso eut grand-peine à la faire taire. Il bénit ensuite l'enfant, le lui rendit, et ordonna qu'il fût élevé à ses frais.

Cependant la calomnie faisait son chemin, et de tous côtés on vilipendait le Serviteur. Quelques rares amis lui demeuraient encore fidèles, mais, pareils aux amis de Job, ils le gourmandaient sans cesse, se révoltaient contre Dieu et ne rêvaient que vengeance. L'un d'eux proposa à Suso de se poster sur un pont, d'y attendre le soir la calomniatrice et de la jeter dans le fleuve. Comme le Serviteur le lui défendait, il se mit en colère. « Peu m'importerait, s'écria-t-il, de tuer l'homme ou la femme qui aurait ainsi traîné mon honneur dans la boue. » Suso répondit doucement : « Laisse cela, et laisse passer sur moi toute la souffrance que Dieu voudra. »

Un jour, toutefois, l'angoisse de son cœur dépassa ses forces, et il s'en fut chercher un peu de réconfort chez deux anciens amis qui lui avaient témoigné, au temps de sa fortune, beaucoup d'amitié. Mais ils le repoussèrent avec mépris, lui disant qu'ils avaient honte de le recevoir chez eux. « C'en est fini de vous,

déclara rudement l'un d'eux; non seulement on n'ira plus entendre vos sermons, mais on brûlera tous les livres que vous avez écrits. »

« J'ai confiance dans le Dieu du ciel, répondit Suso et je sais que le jour viendra où mes livres seront plus appréciés que jamais. »

Trompés par la rumeur publique, beaucoup de braves gens qui soutenaient jadis le Serviteur par leurs aumônes, les lui refusèrent maintenant. D'autres qui n'avaient jamais eu pour lui que l'apparence de l'amitié colportaient sa faute avec une feinte compassion, et comme Suso se plaignait à Dieu d'être trahi par ceux-là surtout en qui, jadis, il avait mis sa confiance, il reçut cette réponse : « Si tu comprenais bien les choses, tu regarderais celui qui te trahit non comme un traître, mais comme un associé de Dieu, qui travaille à te conformer à ta destinée éternelle. Quand Judas trahit le Christ par un baiser, le Christ l'appela : Mon ami ».

\* \* \*

Au bout de quelque temps Suso fut transféré dans un autre couvent, par égard pour l'honneur de la famille dominicaine, sans doute. Il lui restait encore une consolation : l'accusation qui pesait sur lui n'avait pas été portée devant les supérieurs de l'Ordre. Dieu lui retira ce dernier point d'appui. Le général de l'Ordre et le provincial d'Allemagne se rendirent dans la ville où la méchante femme avait calomnié Suso. Celui-ci se trouvait alors dans une autre ville, mais il apprit la nouvelle avec terreur. « C'en est fait de moi, se dit-il, ils donneront raison à mes accusateurs, et je serai condamné à une si effroyable pénitence, que mieux vaudrait mourir. » Dans l'exaltation de sa frayeur, il eut comme un accès de démence, et se rendant dans un lieu écarté, il se mit à crier : « Mon Dieu, mon Dieu! que vais-je devenir? » Une voix lui répondit : « Qu'as-tu fait de la sainte indifférence que tu prêchais à tout venant, disant qu'il fallait, avec la même égalité d'âme, accepter les joies et les peines, s'abandonner à Dieu, et ne s'appuyer sur rien d'humain? » « Et toi, Seigneur, reprit Suso, qu'as-tu fait de ton infinie miséricorde que tu as promise à tes amis? Hélas! hélas! Dieu m'a abandonné!!... » Il demeure dans ces pensées de désespoir au moins une demi-journée, puis il reprit courage, et s'arrachant à lui-même, il se jeta dans les bras de Dieu en disant : « S'il ne peut en être autrement, que ta volonté se fasse. »

Il s'endormit alors et il eut une vision. Une de ses filles, mortes depuis plusieurs années, lui apparut et lui adressa des paroles réconfortantes que le Serviteur reçut fort peu gracieusement, refusant même d'y croire. Elle sourit alors et lui dit : « Comme preuve de ce que j'avance, sachez que d'ici peu de temps Dieu vous réhabilitera vis-à-vis de tous les cœurs purs. Peu vous importe les autres qui peignent leur prochain avec la couleur de leur âme. Quant à l'Ordre des Prêcheurs que vous vous désolerez d'avoir compromis, il recevra de vous un accroissement de gloire. Dieu vous vengera et tous ceux qui de près ou de loin auront trempé dans la diffamation seront victimes de sa colère ».

Les choses se passèrent comme elle l'avait dit. Au chapitre général de l'Ordre qui se tint à Constance en 1354, date qui semble concorder avec la visite du Maître général et du Provincial, l'innocence de Suso fut publiquement reconnue, et selon la prédiction qui lui avait été faite, un grand nombre de ses persécuteurs moururent de mort subite, sans avoir le temps de se réconcilier avec Dieu.

Nous savons peu de choses sur la vie de Suso après sa réhabilitation, et l'*Exemplaire* n'en dit rien. De Constance il fut assigné au couvent d'Ulm, où il passa ses dernières années, et où il mourut en odeur de sainteté (1365). La terrible tempête de maux qui l'avait assailli s'était définitivement apaisée; après avoir suivi jusqu'au bout le programme presque surhumain que Dieu lui avait

tracé, il jouissait maintenant d'une paix parfaite, d'une joie sans mélange, il était confirmé dans toutes les grâces de l'union divine. Sans cesse, il remerciait Dieu des souffrances qui avaient été son partage, et surtout d'avoir été si profondément humilié, car cette épreuve, disait-il, dépouille l'âme plus radicalement d'elle-même et l'unit plus intimement à Dieu que toute autre. Quand on s'étonnait de ses terribles mortifications, il répondait : « On ne sait pas ce qu'une volonté intense unie à la vertu divine peut faire et peut souffrir pour l'amour de Dieu. » Mais il se gardait bien de conseiller sa voie aux autres, sachant bien que « si toutes les créatures aspirent au seul et même terme pour compléter leur être, le ver rampe, le cerf agile court, et le faucon sauvage vole dans les airs ».

Une des filles spirituelles de Suso qui se nommait Anna gardait précieusement les manuscrits du Serviteur dans un coffret fermé à clef, et elle l'avait confié à l'une de ses sœurs. Or, celle-ci vint un jour trouver Anna et lui dit : « Quel est donc, chère sœur, le secret merveilleux que tu caches dans ton coffret? J'ai rêvé cette nuit qu'un jeune garçon céleste s'y trouvait renfermé. Il tenait entre ses mains l'instrument à cordes que l'on nomme rebec, et il en tirait des sons si harmonieux que beaucoup d'âmes en étaient réjouies. Je t'en prie, ouvre le coffret, et livre-nous ton secret... » Mais, ajoute le texte, Anna ne voulut pas y consentir, parce que cela lui était défendu.

Plus heureuse qu'Anna, j'ai pu ouvrir aujourd'hui pour vous le coffret céleste qui renferme les écrits du Serviteur et vous avez entendu chanter son âme. Puisse cette douce mélodie tissée d'amour et de souffrance vous consoler et vous charmer, comme elle a consolé et charmé, le long des siècles, tous ceux qu'Henri Suso appelait « les cœurs aimants ».

Baronne A. DE PITTEURS.

## Les expériences d'un pionnier (1)

### J.-B. Godin

En matière d'organisation du travail, et plus spécialement sur le terrain nouveau des relations de l'homme et de l'industrie, les Américains d'aujourd'hui sont des pionniers dont l'avenir reconnaîtra un jour le mérite.

Cependant, après avoir signalé leur effort avec autant de justice que j'ai pu, je dois dire qu'ils ont eu chez nous en Godin un grand précurseur (2).

(1) Extrait d'un volume consacré à *L'Ouvrier et son travail*, qui paraîtra en automne chez Bernard Grasset, à Paris.

(2) J.-B. Godin, né en 1917 à Esquehéries (Nord), mort en 1888, fit d'abord son apprentissage de serrurier chez son père, jusqu'à dix-sept ans, âge où il entreprit le traditionnel Tour de France. Il étudia les théories des saint-simoniens, mais plus encore celles de Fourier. Aussi, lorsqu'en 1851, Victor Considérant voulut fonder au Texas une colonie d'après les idées de Fourier, Godin lui donna cent mille francs, c'est-à-dire une partie importante des réserves nécessaires à son industrie. Indépendamment de ses idées sociales, Godin introduisit diverses innovations techniques. C'est lui qui a créé l'industrie des poêles en fonte. Dans la construction de son fameux familistère, il a introduit bon nombre d'idées alors nouvelles en matière d'hygiène et de commodités domestiques. C'est ainsi qu'il y fit aménager des « chutes » pour ordures ménagères, telles que celles qu'on installe maintenant en des habitations « modernes ». Puisqu'on cite tant, depuis Franklin, de préceptes énoncés par des Américains, je puis bien rappeler ici une parole de Godin. Alors que tout jeune il s'occupait de créer l'industrie qui fit sa fortune et lui permit d'entreprendre ses expériences, un de ses amis lui demanda comment il pensait vaincre les puissants rivaux existant déjà dans son industrie : « En faisant mieux qu'eux », répondit Godin. C'est du pur Emerson. J'ajoute

Déjà préoccupé, en 1860, des mêmes problèmes que nous étudions encore aujourd'hui, Godin fit plus que d'en discuter dans l'abstrait. S'il construisit aussi des hypothèses, il eut la volonté et les moyens de les soumettre à une série de longues expériences. A ce titre, il fut un novateur dont l'effort n'a pas donné encore tous ses résultats. La science sociale n'avancera, comme ont avancé les autres sciences, que le jour où on cessera de la considérer simplement comme matière à spéculation et à hypothèses, pour l'étudier à son tour à la lumière de la méthode expérimentale.

C'est ce que Godin tenta d'inaugurer et précisément dans un travail hautement divisé et une fabrication en série.

On sait qu'il fonda à Guise, en 1846, une fabrique de poêles et appareils de chauffage qui d'ailleurs existe encore, et comme ces appareils y sont construits en grand nombre, il a fallu naturellement, pour les réaliser dans des conditions économiques et rémunératrices, en organiser la fonte et le montage selon toutes les lois de la division du travail.

On a donc là un cas parfaitement caractérisé du travail à répétition, tel que généralement on ne le croit répandu que dans les fabrications mécaniques. Chaque ouvrier n'ayant peut-être à exécuter que la vingtième partie d'un poêle, ou même seulement qu'à préparer les accessoires qui viendront concourir à la fabrication de cette vingtième partie, les conditions de « l'abrutissement » complet se trouvent parfaitement réunies pour l'observateur qui ne s'arrête qu'aux apparences, et ignore tout de la vie interne du travail.

Mais là, nous trouvons un employeur qui, pour deux ordres de raisons, désire développer l'initiative ouvrière. Il la désire d'abord parce que, bien entendu, il faut que son entreprise vive, il faut qu'elle soit assez sagement constituée pour que ses prix de revient lui permettent de lutter efficacement contre la concurrence. Il la désire ensuite parce qu'il veut que les ouvriers prennent intérêt au fonctionnement de l'usine comme à leur chose propre. On sait, en effet, que Godin prit les dispositions financières nécessaires pour que son personnel devienne progressivement le véritable propriétaire de l'entreprise.

Il faut retenir cette disposition d'esprit, car c'est grâce à elle que nous pourrions montrer que le vrai problème n'est pas entre l'homme et la technique, mais simplement entre les hommes.

Ces lointaines expériences de Godin présentent, en effet, un immense intérêt, comme indication générale de la voie dans laquelle nous pouvons pratiquement essayer de résoudre les problèmes intérieurs du travail.

Le chef d'entreprise devant lequel on essaie d'aborder ces problèmes ne manque pas généralement de dire à son interlocuteur que ses intentions sont excellentes, mais que, pour lui, la chose essentielle est d'abord que son affaire marche, et qu'elle marche dans des conditions satisfaisantes au point de vue rendement.

Il est impossible d'écarter cette préoccupation qui est, en effet, essentielle : celui qui porte une telle responsabilité ne peut faire autrement que de songer au bon fonctionnement de l'ensemble.

En face de cette position, nous devons alors mettre le second élément du problème, qui est l'aspiration du travail à la liberté et à l'indépendance.

Voilà les deux données inévitables dont il faut tenir compte au point de départ, pour examiner par quels moyens pratiques on peut les satisfaire à la fois.

Si l'on se borne à observer superficiellement une entreprise, on peut croire que cette contradiction de points de vue est insoluble, et penser que seul celui qui est à sa tête peut être placé dans les conditions qui créent l'esprit d'entreprise. Il est le chef, lui seul

doit et peut, selon la formule de Fayol, prévoir, organiser, commander, coordonner et contrôler, car ce sont là de hautes tâches qui sont loin de la portée de ceux qu'on appelle des « subordonnés », lesquels doivent seulement obéir scrupuleusement, afin de ne déranger rien des combinaisons établies par le chef pour la bonne marche de l'ensemble. Il est la tête, les autres sont les membres, et rien n'étant similaire dans les tâches du chef et de ses subordonnés, il est naturel que rien ne le soit non plus dans leurs rémunérations respectives.

Si tout cela est vrai, si vraiment il n'existe dans toute l'entreprise qu'un cerveau auquel tous les autres rouages doivent être soumis passivement, et que tout doive y fonctionner comme les organes d'une mécanique bien réglée, alors il faut aussi accepter que le rendement soit passif : on n'attend pas d'une machine qu'elle donne plus que la quantité pour laquelle elle fut construite.

Mais si, au contraire, on peut mettre en doute la nécessité absolue de cette forme de hiérarchie purement mécanique, alors peut-être pourrions-nous découvrir le moyen de transporter aussi chez l'ouvrier l'esprit de l'entrepreneur.

C'est ici qu'il faut se tourner du côté de la technique, pour lui demander s'il est vraiment obligatoire que l'entreprise conserve cette forme de hiérarchie militaire, exigeant du haut en bas l'obéissance passive.

\* \* \*

Or, en réalité, la nécessité du caractère militaire de cette hiérarchie peut être mise en doute, tout au moins dans de nombreux cas, et la technique peut, dans ces nombreux cas, nous aider à résoudre la contradiction que nous avons rencontrée. Elle a déjà résolu beaucoup d'autres problèmes dont on s'obstinait à chercher la solution en se passant d'elle. Elle pourra aussi résoudre le problème de la rémunération du travail quand nous nous adresserons à elle en cessant de recourir à des exhortations inutiles, de même qu'aux moyens de contrainte dont l'efficacité a toujours été éludée par la résistance passive des ouvriers.

Que fit donc Godin pour entrer dans cette voie nouvelle ? Quelles expériences pratiques essayait-il de réaliser pour obtenir que son personnel prit goût à son travail, malgré l'inévitable division des opérations imposées par les besoins de la technique ?

Lorsqu'il voulut mettre ses projets à exécution, il procéda à une analyse attentive de toute la structure interne de son entreprise, structure bâtie empiriquement, comme toute réalisation pratique, au cours de dix années d'efforts.

« De concert avec quelques-uns des principaux employés de l'établissement, (il) releva l'existence de six branches fondamentales de travaux industriels : 1° la comptabilité générale ; 2° la fabrication ; 3° la fonderie ; 4° la poélerie ; 5° l'émaillerie ; 6° les magasins et travaux généraux. On constata que chacune de ces six fonctions ou branches principales de l'industrie se ramifiait en d'autres branches secondaires. Ainsi, par exemple, la comptabilité générale comprenait les subdivisions suivantes : comptabilité proprement dite, finances, approvisionnements, commerce et prix de revient. On reconnut de la sorte que vingt-sept subdivisions ou rameaux naissaient des six maîtresses branches de l'industrie, et que chacun de ces vingt-sept rameaux, à son tour, donnait naissance à des services élémentaires distincts. Le service des approvisionnements, par exemple, comprenait les spécialités suivantes : achat de matières premières, stocks et dépôts, comptes de fournisseurs, etc. On eut ainsi au total, pour l'usine entière, cent seize services élémentaires nettement différenciés (1).

(1) On remarquera dans tous les ouvrages américains traitant de l'organisation industrielle la fréquence de l'emploi de tableaux analytiques du même ordre pour l'examen de tous les problèmes posés par l'industrie. Je rappelle que Godin lui-même avait travaillé comme ouvrier aux Etats-Unis pendant plusieurs années.

Après avoir poursuivi cette analyse, Godin pensa qu'il pouvait donner à ces divers services *une certaine part de responsabilité*, afin d'en faire le point de départ de toute la transformation intérieure à laquelle il songeait. Il « *proposa de créer autant de groupes que l'on avait discerné de services élémentaires distincts, et de leur donner pour objet d'études le perfectionnement de ces services eux-mêmes* ».

Il alla même plus loin, puisqu'il songea à prendre ces groupes pour base d'une organisation démocratique de toute l'entreprise. L'objectif ainsi donné au groupe ne visait, en effet, d'abord que son activité intérieure. Aussi exposa-t-il, dans une conférence du 3 janvier 1878, que chacun des groupes élémentaires devait être mis en mesure d'élire un représentant, destiné à siéger dans une sorte de conseil formé pour administrer, non pas l'ensemble de l'entreprise, comme des esprits trop pressés pourraient l'imaginer, mais simplement l'une des six branches particulières dont le groupe ferait partie. On pourrait ainsi former, de degré en degré, un système représentatif particulier, où les responsabilités à exercer ne seraient pas au-dessus des capacités des individus composant chacun de ces degrés.

Laissons cependant de côté, pour le moment, cette ébauche d'un système représentatif possible dans l'industrie, pour rester en face des groupes que l'analyse de l'entreprise nous a permis de constituer. C'est en effet dans l'examen de l'activité que nous allons confier à ce groupe que nous pourrions constater la possibilité de prendre à son égard deux attitudes distinctes; et c'est là que nous observerons, pour ainsi dire, le point de bifurcation qui offre aux ouvriers deux directions de vie très différentes.

A ce moment, nous pourrions alors leur dire — et c'est l'état général des entreprises d'aujourd'hui, à peu de différence près — qu'ils n'ont à s'occuper de rien d'autre que d'obéir aux ordres qui leur sont donnés. La Direction se chargeant de penser pour eux, ils n'ont qu'à exécuter passivement ce qu'on leur demande de faire. Et si ce qu'on leur demande de faire est du travail machinal et à répétition, alors peut-on en effet les « abrutir », dans la mesure où l'on réussit vraiment à enfermer leur esprit dans le cercle d'un travail sans initiative.

\* \* \*

Mais on peut prendre aussi une seconde attitude, et c'est précisément celle que choisit Godin.

Par le fait qu'on confia aux groupes qu'il avait constitués le soin d'étudier le perfectionnement de leur service particulier, voilà ces mêmes hommes qui sortent de la position d'exécutants passifs pour recevoir une responsabilité.

Disposition proprement révolutionnaire, dans laquelle on peut découvrir l'antidote certain et non utopique des maux dont on charge la technique. Voilà, dit-on à l'ouvrier, la fraction de travail qui vous est confiée dans l'entreprise. Mais cette fraction, vous n'avez nullement à la considérer comme ayant accompli son évolution définitive. Vous êtes libre, si vous vous en sentez le goût, d'y appliquer vos facultés inventives, et d'en transformer l'exécution à votre convenance, à condition, bien entendu, que ce soit dans le sens d'un progrès.

Je demande alors que l'on comprenne toute la différence des deux positions ouvrières que nous avons examinées.

Placé maintenant dans des conditions où il peut déchaîner librement son initiative et ses capacités inventives, l'ouvrier n'est plus « une machine ». Il peut penser et inventer autant qu'il voudra, car le champ des transformations techniques est infini, de même que celui de toute autre recherche scientifique ou intellectuelle. S'il en a le désir et la capacité, l'ouvrier peut alors aller de l'avant, et sa position nouvelle nous permet de constater toute

la fausseté des accusations qu'on lance contre la technique et le machinisme, car pour le placer dans cette position nouvelle il n'a pas été nécessaire de modifier en aucune façon les procédés du travail. C'est seulement la position du travailleur relativement à ces procédés qui a été changée, et ce changement de position peut démontrer que si certaines conditions du travail peuvent « abrutir » l'ouvrier, les procédés n'y sont pour rien. Devant un même travail, cet ouvrier peut être conduit à l'abrutissement ou à l'intelligence, et ce n'est pas l'outillage qu'il faut mettre en cause : ce sont les hommes qui déterminent les conditions dans lesquelles il faut s'en servir.

C'est pourquoi tous ceux qui répandent contre le machinisme les lieux communs que j'ai rappelés rendent en réalité aux ouvriers un mauvais service en détournant leur attention du vrai problème. Leurs reproches se trompent d'adresse, et je ne saurais trop le répéter, le vrai problème n'est pas de régler des relations entre l'homme et la machine, mais simplement entre les hommes (1).

Godin sans doute n'a pas atteint tous les buts qu'il se proposait, et il ne nous a pas légué de solution définitive.

Ce que nous savons de ses expériences nous permet cependant d'illustrer par des faits les affirmations que nous avons émises en ce qui concerne les possibilités intellectuelles ouvertes devant les ouvriers par la constitution de ses groupes. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir le détail des propositions techniques qui émanèrent des ouvriers eux-mêmes après qu'on leur eût offert le moyen de se faire entendre. M. Prudhommeaux, dans le petit ouvrage que j'ai déjà cité, a eu l'heureuse inspiration de reproduire un certain nombre de ces propositions ouvrières, formulées bien avant que l'on ne songe à nous rapporter d'Amérique la pratique des suggestions ou celle de la « boîte aux idées ».

Prenons seulement ici une de ces propositions, pour montrer sur le vif l'exercice de l'intelligence ouvrière dans le champ de sa compétence réelle :

« Proposition Defontaine, produite dans le groupe n° 4 de l'Union du Montage. Objet : fabriquer une buse plate, mobile, avec buselot sur équerre pour mettre à volonté la buse dessus ou derrière, aux calorifères n°s 14, 15, 16 et 17. Le groupe, le 20 février, et l'Union du Montage, le 9 mars, sur l'examen d'un modèle soumis par le proposant, ont émis un avis favorable. Le conseil d'administration, le 6 juin, renvoie la proposition à la Commission des Produits nouveaux.

« Celle-ci, considérant que cette pièce nouvelle peut rendre de nombreux services comme chauffe-fers ou réchauds de cuisine sans certains petits ménages, adopte la proposition (séance du 4 juillet) et prie l'administration de faire faire les études nécessaires. »

Voilà l'exemple d'un de ces documents historiques de la pénible histoire du travail, qui en valent bien tant d'autres dont les historiens s'occupent exclusivement,

M. Prudhommeaux rapporte de nombreux textes du même genre,

(1) Bien que des perfectionnements intéressants aient été parfois apportés de façon inattendue par des ouvriers en apparence incultes, je n'ignore pas que souvent cette collaboration est difficile. Il est certain que beaucoup d'opérateurs de machines compliquées et délicates ne possèdent aucune connaissance technique, qui leur permette de travailler utilement à ces perfectionnements. La difficulté du problème ne doit pas cependant nous décourager. Il faut songer combien il peut être dur de stationner devant une machine, sans autre pensée que la lenteur des heures qu'on y passe. Car dans une pareille position, la durée du travail ne fait pas grand'chose, et c'est se satisfaire de peu que de se débarrasser de ce problème en réclamant la diminution de cette durée. Ne serait-elle que de quatre ou cinq heures, cela n'empêcherait pas l'ouvrier « d'y trouver le temps long ». Demandez au soldat si l'heure qu'il passe en faction ne lui semble pas durer un siècle. Aussi la réduction de la durée de cette faction devant la machine n'apporte-t-elle aucune solution. C'est la position morale à l'égard du travail qu'il faut changer. Et en attendant pourrait-on tout au moins étudier les sujets ainsi « mis en faction » devant la machine, afin de ne pas soumettre à cette position de passivité totale ceux qui y présenteraient un trop haut degré de sensibilité.

dans lesquels apparaît l'infinie diversité des problèmes sur lesquels peut, à chaque instant, s'appliquer l'intelligence ouvrière — à condition, bien entendu, qu'on lui en offre la possibilité.

Par les expériences qu'il a poursuivies avec une inlassable patience, Godin nous a donné une démonstration décisive des possibilités offertes par l'octroi d'une responsabilité définie aux groupes qu'il avait constitués. Les nombreuses propositions qui émanèrent de ces groupes fournissent la preuve que les ouvriers furent capables de saisir l'occasion d'exercer une initiative, et qu'ils pouvaient « penser » à leur travail pour en faire progresser les procédés.

Sur ce point seulement, le mérite de Godin est donc grand déjà, car il y a fait œuvre de pionnier. Par ce véritable travail

de laboratoire, poursuivi directement dans l'usine, il a indiqué une direction de recherches qui, je le crois profondément, est la direction vraiment scientifique qui permettra de résoudre les grands problèmes du travail.

Mais sur la route de tout progrès il arrive toujours que les chercheurs s'arrêtent à quelque point au delà duquel ils ne savent plus avancer; leur œuvre accomplie — et celle de Godin fut considérable — ils laissent des matériaux qu'il faut reprendre pour aller plus loin. C'est ainsi que nous pouvons saisir l'idée du groupe dont Godin ne semble pas avoir compris toute la valeur, pour la prendre comme base d'une nouvelle organisation du travail.

H. DUBREUIL.

## COOPÉREZ

au redressement financier et économique  
de notre Colonie en achetant  
pour 100 francs un billet de la

## Loterie Coloniale

## École Catholique de Service Social

sous le patronage de S. Em. le cardinal Van Roey  
*Agréée par l'Etat*

Rue de la Poste, 111, Bruxelles. Téléphone : 17.30.39  
*Préparation au diplôme officiel d'Auxiliaire sociale*

### Carrières Féminines

Service social à l'Usine, dans les Administrations publiques,  
— les Œuvres de l'Enfance, les Organisations ouvrières —

Age d'admission : 18 ans au moins

Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre



# DUPAIX

TÉLÉPHONE 17.35.79

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES

## ÉDITIONS CASTERMAN, Tournai-Paris

VIENT DE PARAÎTRE

PAUL WERRIE

## La Légende d'Albert I<sup>er</sup>

Préface du Lieutenant Général Pontus

Dessins de Hergé

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ :

*Aux enfants, petits et grands, et à ces  
grands qui ont conservé de leur âme  
d'enfant, le goût du merveilleux,  
des légendes et autres grandes choses  
qui se rencontrent dans la vie.*

**12 Frs**

EN VENTE EN LIBRAIRIE

## RAMLOT TAILLEUR-CHEMISIER

Civil, Militaire et Colonial

Spécialiste du

### VÊTEMENT ECCLESIASTIQUE

du SOUS-VÊTEMENT et de l'IMPERMÉABLE

CHEMISERIE — BONNETERIE  
CHAPEAUX — CHAUSSURES

27 bis, boulevard Raspail, PARIS (VII<sup>e</sup>)

Se « DOUILLETTE-RAGLAN » (marque déposée)

Se « PÈLERINE-CAPUCHON », Loden Laine

RAMLOT  
son  
**LODEN**  
Imperméable

Nota. — Envoi franco d'échantillons et du  
Catalogue général, comprenant toutes ses spé-  
cialités étudiées pour MM. les Ecclésiastiques